4ème année—N° 18. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 16 décembre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...





Bonne annee !

4ème année—N° 18. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 16 décembre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





Petit poème rythmé

(Pour le "Journal de Françoise")

Vers le Noël du Canada, le Noël inconnu et qu'on aime de loin,
Le tendre Noël roumain tend les bras et demande :
Es-tu pareil à moi, Noël du Canada?
Tu sais, je porte quelquefois
Des jours de neige.
Mais quelquefois aussi je viens d'Asie, je suis paré d'un or
Qui a la couleur de l'été.
Es-tu changeant et divers comme moi,
Noël du Canada ?
Et moi encor (puisque je me raconte,
Je dois te conter tout cela).
Et moi encor, je mène par les rues
Tous mes soirs des enfants joyeux,
Qui chantent et tiennent une étoile et disent :
"Nous sommes l'étoile enchantée,
Qui voit le berceau de Jésus!...
Venez tous les rois Mages de la terre,
Allons le trouver, nous savons
Où il demeure."
Et les enfants qui soutiennent l'étoile,
Avec leurs mains heureuses,
La promène de rue en rue toute la nuit.
Et puisque je me raconte,
Je dois te raconter
Que tous mes soirs,
Je tire du tombeau,
Hérode et Salomé,
Et les emmène par la ville
En costume de pourpre avec la Cour et les centurions.
Et la danseuse danse,
Et le roi méchant
Court comme un affolé par rues et carrefours
Pour découvrir l'endroit où Marie et Joseph
Cachent l'enfant sacré.
"Cours roi méchant,
Danse danseuse,
Jésus a fui!
Vous ne le trouverez jamais."
Savais-tu tout ceci, Noël du Canada
Toi dont je rêve,
A qui je tends les bras,
Par-dessus la tête douce
De Celui qui nous fit de doux et clairs Noëls.

HELENE VACARESCO.
Bucarest, (Roumanie), décembre, 1905.

 LE JOUR DE L'AN 



M. Louis Fréchette

LES enfants nous ennuient souvent par leurs questions. Qu'est ceci ? qu'est cela ? Pourquoi ceci? pourquoi cela? C'est à n'en plus finir. Et parfois il faut, bon gré, mal gré, avouer son ignorance et rester à "quia".

C'est particulièrement aux approches du jour de l'An que ces interrogations plus ou moins embarrassantes se multiplient.

Je me souviens avoir été, une fois, sérieusement mis à l'épreuve:

— Dis donc, papa, me demandait-on, pourquoi ne me donnes-tu pas mes étrennes aujourd'hui?

—Mais, parce que ce n'est pas encore le jour de l'An.

— Alors pourquoi donne-t-on les étrennes le jour de l'An, et non la veille ?

— Ma foi, répondais-je assez interloqué, c'est que la coutume le veut ainsi ; on ne donne les étrennes que le jour de l'An même.

Mais je n'en étais pas quitte à si bon marché:

— Qui donc a fait le jour de l'An? me demanda-t-on.

— Un Romain célèbre, mon enfant, Jules César.

— Est-ce qu'il n'y en avait pas auparavant?

— Mais si!

— Alors?

Alors, bien empêché de répondre, je me disais: Voilà une chose bien élémentaire et bien connue assurément ; le jour de l'An, rien de plus simple et de moins énigmatique en apparence ; et pourtant combien y en a-t-il, parmi les gens instruits même, qui ne seraient pas quelque peu embarrassés par cette naïve question ?

Tout confus de mon ignorance, je me mis à feuilleter mes bouquins, et j'en arrivai à la conclusion que je m'étais bien et dûment trompé.

L'origine de l'année, que l'on est convenu d'appeler l'année "julienne", et qui s'ouvre le 1er janvier, est bien dû à Jules César, si vous voulez. Mais celui-ci n'a fait que réformer l'année de Numa, qui commençait le même jour, contrairement à celle de Romulus, la première année romaine, qui, elle, commençait le 1er mars.

Cette dernière date fut celle qu'adopta Charlemagne. Jusque-là, l'année française avait commencé le jour de Noël.

Plus tard, on choisit, pour ouvrir l'année, le jour de Pâques, ou plutôt le Samedi saint, à l'instant qui suit la bénédiction du cierge pascal.

Mais, comme Pâques n'arrivait pas tous les ans à jour fixe, cela présentait de graves inconvénients. De sorte que, en 1564, sous Charles IX, on restitua au 1er janvier l'honneur d'être le jour des étrennes.

Depuis lors, le premier de l'An n'a pas varié chez les peuples civilisés. Excepté en France, à la fin du dix-huitième siècle. Le gouvernement de 1792 fixa le premier jour de l'année républicaine au 22 septembre, c'est-à-dire au moment où le soleil franchit le point équinoxial d'automne.

Entre nous, ceci a jusqu'à un certain point son côté rationel, tandis que personne n'a jamais pu trouver la raison pour laquelle l'année doit finir le 31 décembre et commencer le 1er janvier, plutôt que deux autres jours. Cela paraît être l'effet d'un pur caprice.

Quoi qu'il en soit, le jour de l'An est maintenant définitivement fixé, à tort ou à raison. Et quand point l'aurore du 1er janvier, les étrennes sont à l'ordre du jour.

Puis viennent les souhaits. Sont-ils toujours sincères, les souhaits ?

Puis, c'est le tour des visites. Ah! les visites, sont-elles toujours faites de bon cœur, et toutes accueillies de même?

Quelle sujétion que ces visites ! me direz-vous.

C'est vrai ; mais si les visites du jour de l'An sont un ennui, c'est parce que nous ne savons pas faire les choses d'une façon pratique. Pourquoi ne pas imiter nos voisins les Américains, qui s'y entendent, eux, en fait de choses pratiques?

Une seule journée suffit aux Etats-Unis pour les visites du jour de l'An. Mais une journée qui commence à huit heures du matin, et qui finit après la soirée. Dès l'aube, les dames sont en toilette et attendent les visiteurs, qui se succèdent sans interruption jusqu'à minuit.

Pas besoin de sonner aux portes ; un domestique est là en permanence pour vous introduire. Et puis nulle perte de temps dans les vestibules des maisons où l'on ne reçoit pas. Une petite corbeille est là, à côté de la sonnette ; et cela vous en dit tout autant qu'un domestique en livrée, ou que la plus jolie des bonnes, se serait-elle fait attendre une demi-heure.

En apercevant l'objet significatif, le cocher court déposer votre carte ; et, sans que vous ayez eu besoin de descendre de voiture, votre visite est faite. Il est facile de comprendre que de cette façon, on puisse parcourir la ville et y rendre ses devoirs à tous les amis en une seule journée. Or, une journée sur trois cent soixante et cinq, pour reconnaître les courtoisies, renouer les amitiés, resserrer les liens sociaux, prouver aux uns qu'on ne les oublie pas, et se rappeler au souvenir de ceux qui nous oublient, ce n'est pas trop vraiment. Et quand on ne peut pas faire plus...

Donc, qu'on adopte un moyen de faciliter les visites du jour de l'An, en les rendant moins onéreuses pour ceux qui les font comme pour ceux qui les reçoivent ; et pour ma part

je ne chercherai jamais à reléguer cette coutume des anciens jours dans le grenier où l'on met les anciennes lunes.

Elle a du bon. Beaucoup de bon!

Moi, je suis pour les nouvelles idées, et les vieilles coutumes. Pour le progrès, et pour les traditions.

Je n'irais pas, cependant, jusqu'à prêcher le maintien de certaines cérémonies du jour de l'An qui se pratiquent encore, paraît-il, dans quelques pays barbares. Dans la Nouvelle-Calédonie, par exemple, il est — si j'en crois la parole de certains voyageurs — des traits de mœurs relatifs au premier jour de l'année, qui pourraient, ce me semble, être un tant soit peu modifiés, sans qu'on accuse personne de porter une main sacrilège sur des institutions à sauvegarder.

Jugez-en!

Je laisse la responsabilité du récit à son auteur, un Gascon peut-être:

"La veille du jour de l'An, la mère fait cadeau à son fils d'une jeune fille que celui-ci épouse pour jusqu'au lendemain seulement.

"Le matin, on apprête la jeune personne en civet, en daube, ou à la broche.

"Puis on la sert, entourée de cresson ou de persil, à son époux, dans un dîner de gala, auquel ont été invités les parents et les amis.

"C'est ce qu'on peut appeler dîner avec les "membres" de la famille."

Décidément, j'aime mieux la guignolée, les visites, les souhaits, les étrennes, et surtout la douce bénédiction biblique que nos enfants, au saut du lit, le jour de l'An au matin, viennent demander à genoux au chef de la famille, qui bénit les petites têtes avec un tremblement dans la voix et une grosse larme dans les yeux.

Que nos familles canadiennes se gardent bien de laisser tomber dans l'oubli cette vieille et touchante coutume, relique d'un temps de foi et de traditions nationales! Ce serait fermer volontairement notre volet à l'un des rares rayons de poésie qui viennent encore de temps en temps semer un peu de poudre rose sur notre existence, hélas! de plus en plus décolorée.

LOUIS FRECHETTE.

Noel vecu


Mme Gaetane de Montreuil

ELLE avait bien quinze jours, la pauvre, quand elle étrenna sa première robe.

La faute en était à sa petite maman, à qui on avait dit: "Mademoiselle, votre poupée aura une robe, lorsque vous serez sage."

Pourtant, je l'aimais bien, avec ses grands yeux bleus qui semblaient me sourire et sa chevelure de filasse blonde que je lui enviais.

Son pauvre corps vêtu de l'unique chemise éveillait dans ma jeune âme une réelle pitié. Et chaque matin, pour elle, je prenais la résolution de n'être plus colère ni bavarde. Mais chaque soir aussi, quand l'œil maternel scrutait ma jeune et limpide conscience, il y découvrait que j'avais battu mon petit cousin, jeté ma balle à la tête de la cousinette, dit au fils du voisin que ses habits étaient vieux et laids, que ma "maman" avait de plus beaux chapeaux que la sienne, ou que mon frère avait assuré que toutes les demoiselles du canton étaient des sottes...... Et je m'endormais le cœur gros de remords, et tout près d'éclater sous l'amertume des reproches que je croyais lire au fond des prunelles de porcelaine de Princesse, étendue raide et froide, dans son berceau de dentelle, près de ma couche.

Ce matin-là, ma bonne tante — la sainte créature qui partagea avec ma mère la tâche de mon éducation — me dit, pendant qu'elle réduisait, à grands coups de peigne, la broussaille de mes cheveux: "Ecoutez-moi, petit lutin; ce sera Noël demain, et ta pauvre poupée est encore en chemise. N'en es-tu pas honteuse ?...

Hélas! oui, je l'étais; tout le sang de mes veines en portait le témoignage à mon front de six ans.

"Sache, poursuivit la chère femme, que le petit Jésus descend sur terre, cette nuit, apportant du ciel les trésors les plus magnifiques pour les bons enfants. Sois gentille tout ce jour, et je t'assure qu'il ne manquera pas de venir déposer sur le pied de ton lit, tandis que tu dormiras, une riche toilette pour Princesse. Si tu veux essayer, tu verras que c'est facile, et... tiens, commence tout de suite, en ne t'agitant pas ainsi pendant que je fais tes nattes.

—Oui, tante, je veux, répondis-je, en réprimant une grimace et en arrêtant dans ma gorge un cri de douleur qu'allait m'arracher un maladroit coup de démêloir.

Ce jour-là, le petit cousin ne fut pas battu. Une heure plus tard, lorsqu'il ouvrit les hostilités, en lançant un glaçon à mon chien, j'eus le courage de me contenter de lui dire:

"Tu ne perdras rien pour attendre; aujourd'hui, je peux pas parce que le petit Jésus va apporter de belles robes à ma poupée; mais demain, tu me le payeras cher, tu peux y compter."

La cousinette reçut également, pendant ces vingt-quatre heures, une bonne demi-douzaine de ces billets promissoires, et le camarade d'à-côté ne put obtenir de moi que des confidences tronquées, enveloppées de tout le mystère d'une discrétion de circonstance.

Mais, Princesse eut sa robe.

Le matin de Noël, quand je la trouvai parée de ses atours, je ne sais plus vraiment lequel l'emporta dans mon âme, du plaisir de la voir si belle ou de l'orgueil précoce d'avoir remporté sur moi-même ces premières victoires... Car, au réveil, le baiser maternel fut peut-être plus doux, et tante souligna son compliment d'une caresse ineffable.

GAETANE DE MONTREUIL.

Lettre inédite d'Octave Crémazie


M. Ernest Gagnon.

Il y avait un peu plus d'un an qu'Octave Crémazie avait quitté le Canada lorsque cette lettre fut remise à son destinataire, M. Ernest Gagnon, par l'un des frères du poète. On croyait alors à Québec que le malheureux exilé s'était réfugié soit en France, soit au Chili.

1er avril 1864.

Mon cher monsieur Gagnon,

J'ai bien reçu en leur temps les deux lettres que vous m'avez écrites. Si je ne vous ai pas encore répondu, il faut s'en prendre à ma pauvre tête qui, jusqu'à ces derniers jours, a été constamment malade. Les inquiétudes, les fatigues et les douleurs des deux dernières années de mon séjour à Québec avaient tellement fatigué mon cerveau qu'il m'a fallu un long repos, trop souvent interrompu par des douleurs aiguës, pour le faire revenir à son état normal.

Grâce à Dieu, maintenant je suis bien et j'espère pouvoir bientôt me livrer à un travail régulier. Je vous remercie des bonnes et consolantes paroles que vous m'adressez. A celui qui vit dans l'exil, toute voix qui vient du ciel natal apporte avec elle un écho de la patrie ; mais quand cette voix est, comme la vôtre, celle d'un ami, ce n'est plus seulement un écho, c'est la voix même de la patrie qui vient consoler et charmer mon isolement.

Vous vous souvenez sans doute de ce mot de Lamennais: "L'exilé partout est seul". Il m'est donné hélas! depuis près de deux ans, de me convaincre chaque jour, par moi-même, de l'amère vérité de cette parole.

J'ai reçu dans ma retraite plusieurs livraisons du "Foyer Canadien". J'ai lu avec un grand plaisir la vie de Mgr Plessis par M. Ferland. Ce qui me frappe, c'est de ne pas voir poindre de nouveaux écrivains. Pourtant, il me semble qu'au milieu de tous les jeunes gens de Québec, il doit nécessairement se trouver quelques beaux talents. Si ma mémoire me sert bien, c'est moins pour les écrivains déjà connus que pour les jeunes talents qui n'ont pas encore osé ou qui n'ont pas encore eu l'occasion de se produire, que le "Foyer Canadien" a été fondé. Pourquoi donc est-ce toujours la "vieille garde" qui monte à l'assaut ?

Faites-vous toujours des correspondances pour le "Courrier du Canada" ? Il me semble que mes frères m'ont dit que M. Aubry n'était plus le rédacteur de la feuille de M. Brousseau. Qui donc l'a remplacé?

M. Casgrain a-t-il quelque nouveau livre sur le chantier ?

M. Fiset fait-il encore des vers en soupirant d'amour, ou soupire-t-il sans faire de vers ?

Ce jeune poète de tant d'avenir, M. L.-H. Fréchette, continue-t-il toujours de réaliser les promesses de ses débuts ?

Le jeune Garneau fait-il quelque nouveaux poèmes ?

Je vois que M. Lajoie continue son Jean Rivard. Tant mieux ; c'est un beau livre et une bonne action que le travail de M. Lajoie.

Est-ce que l'on n'a pas commencé, à Montréal, la publication d'un nouveau recueil littéraire intitulé: "La Revue Canadienne" ? Est-ce bien fait ?

Le second volume de l'Histoire du Canada, par M. Ferland, est-il paru?

Comme vous avez eu la bonté de me dire dans vos lettres que vous m'écririez de temps en temps, je me permets de vous adresser toutes ces questions. Bien qu'éloigné du Canada je m'occupe avec intérêt du mouvement littéraire de ma patrie, et ce sera un des bons souvenirs de ma vie d'avoir eu le bonheur d'apporter ma toute petite pierre à l'édifice de notre jeune littérature.

Serez-vous assez bon de me renseigner sur les progrès des lettres et des arts dans notre pays, sur ces progrès auxquels vous avez déjà attaché votre nom?

C'est avec douleur que j'ai appris la maladie de M. Ferland. Ce serait une perte immense, je ne dis pas seulement pour la littérature canadienne, mais encore pour la littérature américaine que la mort de cet homme d'un talent si vrai, si beau, si modeste et si sympathique. Espérons que la Providence voudra bien le conserver encore longtemps pour la gloire de l'Eglise et des lettres canadiennes.

Présentez, je vous prie, mes respects à Madame Gagnon ainsi qu'à M. le docteur Nault et toute sa famille. Quand vous en aurez le temps, écrivez-moi. Cela me fait tant de bien de recevoir des nouvelles du pays.

Tout à vous,

O. CREMAZIE.

La veillée de Noël... A l'heure sainte où Jésus dans ses langes descendit pour souffrir... il faut prier pour ceux qui souffrent sans secours. Vous avez, quand il neige, un grand feu qui pétille, des vêtements bien chauds, des fruits et du bon pain, mais les pauvres n'ont pas de gai foyer qui brille, ils sont nus, et souvent ils souffrent de la faim.

Les millions et les millions de petites mains qui se tendent vers la crèche à cette époque, ne sont-elles point là pour rappeler en quelque sorte aux incroyants que leur jugement erroné doit se briser contre la vérité brillante qui, le jour de la Noël illumine nos demeures. Comme on le voit, la Noël est de toutes les fêtes celle que l'humanité préfère — la jeunesse parce qu'elle lui représente des étrennes, des cadeaux de toute sorte ; l'âge mûr, parce qu'elle lui donne l'assurance de la continuation de l'âge d'or spirituel.

MESSE DE NOEL



Madame Huguenin (Madeleine)

ILS sont seuls, dans le petit salon d'où la tante vient de s'éclipser, seuls, n'osant se regarder tandis que pèse sur eux, un silence lourd, écrasant comme l'angoisse même de leurs âmes.

Elle toute mince dans sa robe de deuil, avec de grands yeux navrés où se lit aussi de l'effarement. Toute blonde, avec ses traits imprécis, son sourire inquiet, elle semble chercher un petit coin pour se perdre, s'anéantir... Pauvre frêle plante que la douleur a tordue, et qui a peur de redresser sa tige torturée!

Lui, fort, lourd, bronzé par les ardents soleils qui luisent sur son grand champ de là-bas, solide comme les arbres qu'il abat sur sa terre, il regarde la douce enfant avec une sorte de respect attendri. Cette grâce menue, cette exquise fragilité le charme, lui, le fort, il se sent un immense amour pour la pauvrette, avec un désir fou de la dorloter, de la chérir.

Il est tombé dans la petite ville de X, un beau jour que sa mère, une intelligente femme, a décidé que les enfants, devant en savoir plus long que les vieux, son fils irait étudier à l'école d'agriculture. Il est sorti bon premier des études, mais le pauvre a le cœur blessé d'un dard d'amour, blessure que la douce main voudra peut-être panser...

Il hésite à le lui demander, alors qu'il est seul auprès d'elle, dans la délicieuse attente de cette messe de minuit, où il aura peut-être le bonheur de la conduire, elle, la jolie, la toute aimée.

Louise, oppressée par tout ce silence, émet distraitement, pour dire quelque chose :

—Vous partez bientôt?

—Oui, bientôt, fit-il, heureux de pouvoir enfin parler, et vous ne savez pas combien je suis content! L'air de chez nous me manque! On étouffe ici, fit-il imprimant à son cou d'athlète, un geste de gêne.

—Et là-bas, vous respirez? repritelle, sympathique.

—Oui, et quel bon air aussi... Tenez, mademoiselle Louise, si vous goûtiez à la brise de chez nous, vos forces reviendraient vite, allez... et, je crois que vous aimeriez cela là-bas...

—Vous croyez? émit-elle distraitement.

Mais lui, dans un suprême effort, voulut risquer toute sa vie. Et le pauvre être rustique fut éloquent, à force d'amour. Louise l'écouta, inquiète d'abord, puis effarée, puis triste...... Il disait son désir de la faire sienne, de l'emmener là-bas où elle retrouverait la santé, et le bonheur. Certes, cela lui ferait peut-être une impression drôle au début, que la vie un peu simple de toute la famille, mais il la savait trop bonne pour ne pas aimer bien vite les êtres et les choses qu'il aimait lui.

Elle eut peur de se laisser tenter par la proposition de cet homme qui l'adorait, prise par un désir égoïste de mettre sa vie tourmentée et incertaine à l'abri du mariage, — et sourdement, elle se défendit:

—Vous savez bien que je ne pourrais être la femme qu'il vous faut. Je n'entends rien à vos travaux, et je sens que je ne pourrais jamais m'intéresser à tous les détails de votre vie de cultivateur.

Mais lui se révolta contre les obstacles que Louise accumulait d'une voix blanche, fatiguée, et il fut si persuasif le pauvre simple, qu'il lui arracha: huit jours de réflexion.

Aussitôt il s'en alla, n'osant lui demander la très chère faveur de la mener auprès de la crèche du Divin Enfant ; il sentait que cette douce créature si différente de tout ce qu'il avait connu jusqu'ici, lui saurait gré de son prompt départ. Et il partit le cœur gonflé d'une joie espérante...

Pauvre petite Louise!

Elle n'eut pas même le temps de voir clair dans le tumulte de son cœur. La tante vint à elle, et Louise comprit tout de suite que son destin de sacrifiée allait s'accomplir, sous l'impulsion rude de cette parente dont elle mangeait le pain depuis quelques mois...... et quel pain ! Louise osait à peine le trouver dur, tant elle se sentait l'obligée de cette sœur de son père qui l'avait recueillie chez elle, au lendemain de son deuil, alors que surprise par l'adversité, la pauvre enfant ne savait de quel côté il fallait se tourner.

Et depuis ce jour, Louise avait battu le pavé de la petite ville en quête d'une situation introuvée. Le cœur et la tête lui faisaient mal en songeant à tous les échecs, à toutes les démarches incertaines, à toutes les promesses vagues... Au logis, chaque retour était marqué d'un interrogatoire douloureux, Louise fermait les yeux pour ne pas voir le regard implacable de sa redoutable tante.

—Eh bien? avait questionné Madame Renière, du ton dont s'engage la bataille, et Louise sentit qu'il fallait tout dire... et que ce serait terrible. Mais elle voulut tout de même défendre sa pauvre vie, et d'un accent navré elle raconta la démarche de Pierre, elle exprima l'émotion que lui causait cette demande, mais elle arma sa résolution de ne pas accepter de partager la vie d'un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pourrait peut-être jamais aimer, parce que...

—Parce que tu te crois une plus grosse dame que lui, toi qui as été

élevée par des parents sans conduite, qui t'ont mis dans la têtw, toutes sortes d'idées de grandeur.

—Ma tante! protesta Louise indignée de voir que l'on s'attaquait à la mémoire de ses aimés.

Ce simple cri ardent de protestation eut un réel effet sur Madame Renière, qui ne se défendait pas de certains mouvements de bonté. Aussi avait-elle ouvert généreusement sa maison à Louise, seulement en femme pratique, habituée au calcul, et réfractaire à la contrariété, elle exigeait la réalisation de tous ses projets. Et elle avait formellement décidé que c'était un bonheur pour Louise, orpheline et sans fortune, de trouver un mari comme Pierre Duclos.

Et ce mariage se ferait!

—Ma petite Louise, reprit-elle, après les quelques instants de silence qui avaient suivi la révolte de la jeune fille, tu n'entends rien à la vie, en dépit de tes vingt-quatre ans, et tu as besoin d'être dirigée. Je suis ta seule parente, et je ne laisserai pas manquer un mariage inespéré.

—Mais tante, soupira Louise, je ne l'aime pas.

—Tu ne l'aimes pas! Crois-tu que j'étais folle de M. Renière quand je l'épousai? Mais c'était un joli garçon et un bon parti, et je ne laissai pas échapper cette belle occasion. Et je l'ai dit, ma petite, que le cher homme m'a rendue heureuse, je n'eus pas un reproche à lui faire pendant sa vie, et à sa mort, il ne me laissa pas dans l'embarras. M. Pierre ressemble à mon pauvre défunt, avec lui, tu auras la vie facile et douce... D'ailleurs, ma petite, à ton âge, dans ta position, et dans cette ville où les maris sont aussi rares que les merles blancs, tu n'as pas le choix...

Et la tante parla ainsi bien longtemps, mélangeant les arguments les plus opposés, avec une astuce étonnante, jusqu'à ce que petite Louise lasse, ne voyant plus clair dans son cœur et dans sa pensée, eut promis d'épouser M. Pierre.

Les cloches sonnaient à toute volée, la grande fête de la nuit, et Louise, meurtrie, s'en allait à la Crèche avec un impérieux besoin d'implorer le bel Enfant qui souriait à l'Humanité consolée.

Elle alla se blottir tout près du berceau sacré, et les yeux sur la douce figure du Bébé-Dieu, elle implora.

—O Toi qui peux me sauver, viens à mon aide, petit Enfant, vois ma misère et ma douleur, sauve-moi!

Elle pria longtemps, perdue dans son oraison, insensible au chant des orgues, à la piété des fidèles, à la cérémonie sainte, quand soudain, il lui sembla que Jésus la regardait et toute son âme s'imprégna de la douceur divine des yeux bleus du Nouveau-Né.

Elle espéra alors en l'amour, en l'avenir, car le regard du Dieu-Enfant lui avait donné la promesse du bonheur.

Elle aimerait l'être simple et bon qui était venu à elle dans sa solitude et sa misère, et sans larmes elle ensevelirait dans la tombe la plus profonde de sa pensée, tous les rêves anciens qui ressemblaient si peu à la réalité.

La messe de Noël est dite sur l'autel d'un cœur sacrifié.

MADELEINE.

Nos ancêtres chantaient tout ; leurs amours, leurs combats et même leurs peines et leurs deuils ; l'homme actuel ne chante plus rien, pas même ses plaisirs. — Taine.

Noël, c'est la fête des fêtes, parce que c'est la fête de l'amour. — Jean Aicard.

Bézuchet ne croit pas à la faillite de la science, bien au contraire:

—Cesser de vivre, n'est rien! disait-il. Ce qui me vexe, c'est de penser que le lendemain de ma mort on découvrira peut-être le moyen de ne plus mourir!

Les deux neiges


Jean de Canada

Au commencement de décembre, la terre a un si grand aspect de mère en deuil, que les petits êtres mystérieux des airs ne peuvent s'empêcher de pleurer sur elle leurs tout menus pleurs d'argent: ce sont les premiers flocons de neige.

Tout d'abord, ils tombent lentement et saupoudrent peu à peu de blanc les chemins noirs... Puis, leur chute devient de plus en plus pressée, au point qu'ils effacent au fur et à mesure l'empreinte que laisse après lui le passant... Ceux donc qui le suivent de près, ne se doutent guère qu'un homme les a précédés sur cette même route, il n'y a qu'une minute, tant la neige a été prompte à y couvrir toute trace...



Tel est le sort de nos pas éphémères sur les voies d'ici-bas. A peine avons-nous touché au but auquel nous aspirons tous malgré nous, que la neige de l'oubli commence de tomber petit à petit sur nos traces jusqu'à ce qu'enfin elles aient complètement disparu comme sous un linceul. De sorte que les petits-fils de nos petits-fils ignoreront presque qu'avant eux, nous aurons passé sur ce sol: tant il est vrai que, comme se fond la neige, se fond notre mémoire....

JEAN DE CANADA.

La chanson populaire


Ed. Fabre Surveyer.

J'AVAIS promis—quelle imprudence! — à l'aimable directrice du "Journal de Françoise", mes souvenirs sur les fêtes de Jacques Cartier, à St-Malo. Et voilà que de Paramé m'arrive le "Mémorial des fêtes franco-canadiennes" de M. Louis Tiercelin, président du comité d'action du monument, poète du plus grand et du plus pur talent, rédacteur de "l'Hermine", la revue bretonne par excellence, l'auteur applaudi du beau drame "Le Sacrement de Judas". On me dit de plus, que M. Turgeon a l'intention d'acheter et de faire distribuer cinq cents exemplaires de ce beau livre, pour qu'il soit lu même de ceux qui ont pour principe de ne pas acheter de livres! Il me resterait donc bien peu à dire qui ne soit déjà connu de tous, ou qui ne puisse facilement être puisé à de meilleures sources.

Décidé de mettre sous les yeux des lecteurs du "Journal" quelque récit de voyages que j'ai pu faire en France pendant une semaine de séjour, je voulais rappeler une excursion faite du Hâvre à Saint-Jouin, à une auberge fameuse, appelée "Chez Ernestine", auberge qui est, depuis plus de vingt ans, fréquentée par des hommes de lettres, des artistes, des princes en ballade, qui tous, ont tenu à en décorer les murs de leurs œuvres ou du moins, — on fait ce qu'on peut! — de leur carte de visite. Je savais que Guy de Maupassant qui avait été pendant nombre d'années le plus assidu des hôtes de la belle Ernestine, avait parlé de cette auberge dans un de ses romans: "Pierre et Jean" ; mais ce que je ne savais pas, c'est qu'il y avait dans ce livre une description fidèle et complète de cet endroit, — une description comme je n'en pourrais jamais faire! — de sorte que, vu les nombreux articles de journaux publiés tous les étés sur le même sujet, je courrais, là aussi, grand risque de ne rien dire de nouveau!

Reste le mont Saint-Michel, qui se croit encore breton! Mais là encore, que dirais-je de nouveau? Ce mont, tant de fois décrit et chanté, sera, le 27 janvier prochain le sujet d'une conférence de M. Leroy-White, ancien président de la Fédération de l'Alliance Française, aux "Tuileries" de l'Université d'Harvard.

Comme le choix d'un sujet est une des grandes difficultés de celui qui ne fait de la littérature qu'à ses moments perdus — perdus pour ceux qui le lisent, sans doute! — j'allais songer à remplir ma promesse en exhumant quelque production littéraire condamnée dès sa naissance comme mal conformée, lorsque j'eus le bonheur d'entendre, à l'Alliance Française, la conférence de M. Julien Tiersot, sur la chanson populaire en France.

La chanson populaire! Comme le sens de cet abjectif s'est élargi, et combien elle a charmé d'intelligences d'élite ! Ecoutez ce qu'en dit Rostand, par la bouche de son Cyrano :

"Ces vieux airs du pays, au doux rythme obsesseur,
"Dont chaque note est comme une petite sœur,
"Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées.
"Ces airs dont la lenteur est celle des fumées
"Que le hameau natal exhale de ses toits,
"Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois!"

C'est une de ces chansons que Sully-Prudhomme veut entendre pendant son agonie :

"Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
"Ne me dites rien:
"Faites que j'entende un peu d'harmonie,
"Et je mourrai bien...
. . . .

"Vous ferez venir ma vieille nourrice,
"Qui mène un troupeau,
"Et vous lui direz que c'est un caprice,
"Au bord du tombeau,
"D'entendre chanter, tout bas, de sa bouche,
"Un air d'autrefois,
"Simple et monotone, un doux air qui touche,
"Avec peu de voix."

Il n'est pas un de ceux qui ont eu le plaisir d'entendre M. Tiersot parler de la chanson populaire ou l'interprêter, qui n'ait éprouvé pour elle, au cours de sa conférence, l'émotion de Sully-Prudhomme ou l'enthousiasme de Rostand.

Nous avons au Canada, une quantité considérable de chansons populaires, et, comme l'a fort bien dit M. Tiersot en rendant un juste tribut d'hommages au beau recueil de M. Ernest Gagnon, "le Canada est peut-être avec la Bretagne, la province de France qui peut en fournir le plus grand nombre." Ces chansons, venues de France avec nos ancêtres, et transmises, pour la plupart, de bouche en bouche, ont nécessairement subi des transformations, tant dans l'air que dans les paroles. Il est important de recueillir ces variantes, de les fixer, d'anoblir la chanson populaire, en lui donnant une place d'honneur dans le répertoire des salons où l'on fait de la musique — il s'en trouve encore! — et dans les programmes des concerts. "Hâtons-nous", disait Charles Nodier, "de raconter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées!" Il faut en faire autant des chansons populaires, et compléter, s'il est possible, le travail de bénédictin que nous a donné M. Gagnon.

Le voyage de M. Tiersot à Montréal n'a été qu'un voyage d'exploration. Il compte revenir parmi nous en mars ou en avril, après sa tournée de conférences aux Etats-Unis, et visiter, toutes les villes de notre province où on l'invitera, discourant ou prenant des notes, selon le cas.

Espérons que nous lui fournirons beaucoup d'occasions d'enrichir sa collection, et que bon nombre de nos villes saisiront avec empressement celle d'entendre ce charmant causeur.

ED. FABRE-SURVEYER.

NOEL AU COUVENT


Madame S. Côté (Colombine)

LE jour de l'An c'est la fête de la vie. Rien que d'y penser des baisers fleurissent les lèvres rouges et les langues claquent voluptueusement au palais: des bonbons, des crêmes et des compliments fondants, voilà ce que le Papa Gâteau mettra dans votre bas au premier de l'An. Mais Noël avec son carillon sonore, sa tunique blanche pailletée de diamants, sa moisson de gui aux baies vermeilles, sa couronne de rayons reste la douce vision du rêve et de la poésie. Nulle basse convoitise, nul vulgaire désir n'ose l'effleurer, on l'aime pour sa blancheur, cette fête immatérielle, pour la radieuse espérance qu'elle fait luire au ciel gris du miséreux ; on l'aime, pour la chaleur qu'elle apporte à la froide mansarde, on l'aime pour ce souvenir parfumé qui nous vient du couvent, où se fondent comme les brumes devant l'aube, les ennuis, les chagrins de nos âmes d'adolescentes, faisant déjà leur apprentissage de la vie, se blessant à ses premières épines.

La venue de l'Enfant Jésus est au couvent, le plus grand des événements. On s'y prépare longtemps d'avance, et l'on en cause sans se lasser. Les plus froides deviennent loquaces et brodent d'interminables fantaisies sur ce thème inépuisable, et notre esprit part en de folles chevauchées dans les nuages, se continuant durant le sommeil. Il faut bien tromper les longues heures de l'attente du grand jour, lesquelles commencent avec la mélopée plaintive du "Venez, divin Messie". On voudrait hâter le vol de ces heures trop lourdes, qu'on dirait engluées au fond du grand clepsydre de l'éternité.

Il n'y a que le temps qui s'immobilise, c'est partout un va-et-vient, une animation extraordinaire, la sœur sacristine passe les bras chargés de fleurs, on entend dans les corridors le trottement menu de son pas de souris, les chandeliers en verre cliquettent avec de petits rires étouffés. Les préparatifs de la crèche sont voilés aux yeux des curieuses par un grand rideau en cotonnade. Comme ce rideau est irritant, on cherche en vain une déchirure qui vous livre le secret qu'il recèle...

Ah! pauvres nous! ce rideau nous le trouverons toujours dans la vie, il ferme tous nos horizons ; il est derrière nos grands pourquoi. Il cache nos origines, comme notre fin dernière. Il voile le front qu'on aime pour nous dérober sa secrète pensée, s'étendant même en nous pour que l'on ne puisse voir ce qui s'agite sourdement aux profondeurs de notre être.

Il en est une cependant pour qui les heures s'écoulent douces et brèves, c'est la sœur sacristine, celle qui prépare le berceau du petit à venir, et de ses doigts agiles coud l'humble layette du pauvret, cachée comme les mères, craignant peut-être de laisser paraître la joie qui l'inonde. Agenouillée devant la couche de l'Enfant-Dieu, elle pose une fleur ici, une lumière là, drapant la mousseline, recouverte de paille, où elle voit déjà le cher Bambin, sa petite main potelée levée pour bénir l'humanité.

Ah! cette veille de Noël, elle n'en finirait jamais, si les religieuses n'opposaient aux petits cerveaux surexcités par l'attente, le narcotique des cinquante Ave Maria à réciter pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Dès le douzième, le dortoir respire d'un souffle régulier, le sommeil clôt toutes les paupières.

Nouvelle agréable!
Un Sauveur enfant nous est né!...

Ce chant joyeux que les novices, accompagnées des arpèges de la harpe, lançent dans la profondeur de la nuit, donne l'illusion d'un chant du ciel.

Les enfants s'éveillent en sursaut, se frottent les yeux, tout étonnées de n'être pas à Bethléem, leur petit cœur bat sous la chemise comme un oiseau effarouché, surprises de trouver que la joie étreint le cœur. Elles ont tôt fait de lisser leurs bandeaux rebelles, et d'endosser l'étroit fourreau de la robe de costume. Au premier signal de la surveillante, elles sont en rang, silencieuses et graves, traversant les passages sombres, où leur silhouette voilée de blanc, laisse sur les murs comme un sillage d'ailes. Elles pénètrent dans le sanctuaire parfumé d'encens, où l'orgue chante les chers airs de Noël. Dans un profond recueillement, elles s'agenouillent devant la crèche, les yeux dilatés par l'admiration.

La sœur sacristine s'est surpassée : la grotte semble en pierre "pour vrai", le fil en fer de l'étoile se voit à peine, le divin enfant, — un peu bouclé pour son âge, — n'en est pas moins appétissant avec ses menottes et ses petons roses. La Vierge vêtue de bleu regarde son fils avec amour, semblant guetter sa première risette, tandis que saint Joseph, un peu à l'écart, l'air timide, contemple ce mystère mélancoliquement.

Laissons les grandes trop savantes et les petites trop ingénues, approchons-nous des moyennes, les moins intéressantes, disent les sœurs, les plus drôles à mon avis. La plupart sont éveillées, amusantes, sinon jolies, à cette heure surtout où l'émotion se lit sur leur figure mobile. Cette petite a l'air tout apitoyé sur le sort du petit Jésus qui grelotte dans sa couche enneigée. Elle se promet bien de cou-

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANCAIS, l'ANGLAIS, le CALCUL, l'ECRITURE et la COMPTABILITE

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J. H. Bergeron, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la directions de M. l'abbé Th. G. Rouleau Principal de l'Ecole Normal Laval.

La Banque d'Epargne

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

(Fondée en 1846)

CAPITAL SOUSCRIT	$2.000.000.00
CAPITAL VERSE	600.000.00
FONDS DE RESERVE	800.000.00

DIRECTEURS :
Sir WM. HINGSTON, . Président,
R. BELLEMARE, Vice-Président,
Hon. J. A. OUIMET, CHS. P. HEBERT,
M. BURKE, R. BOLTON,
Hon. Robert MACKAY, G. E. MONCEL,
H. Markland MOLSON, Robert ARCHER.
A. P. LESPERANCE, Gérant.

Nombre de comptes ouverts : 74,487

BUREAU CENTRAL . . . 176 RUE ST-JACQUES.

Succursales : — 1532, rue Ste Catherine ; 2302, rue Notre-Dame ; coin des rue Centre, Grand-Tronc et Condé ; 659 rue Notre-Dame ; 946, rue St-Denis, coin de la rue Rachel ; 2273, rue Ste Catherine, coin McGill Coll. Ave. ; coin les rues Ontario et Maisonneuve ; 780, rue St-Laurent, coin Avenue des Pins.

Cette banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des banques d'épargnes faisant affaires dans la ville de Montréal.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient des classes ouvrières et industrielles et d'en faire un placement sûr.

Sa charte donne toute la protection possible aux déposant, et, n'ayant pas de billets en circulation, les déposants ont le premier droit sur toutes les valeurs que possède la Banque.

LA BANQUE EMET DES PETITES TIRELIRES



BANQUES D'EPARGNES A DOMICILE



Wilson's Invalids' Port

Dr Walter H. Moorhouse, Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, de Londres, dit

C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le WILSON'S INVALIDS'PORT tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquine, un de nos meilleurs toniques.

TOUS LES PHARMACIENS . . PARTOUT.

Achetez vos cadeaux pour les fêtes au

" Marguerite Cigar Store "

Une sélection complète d'articles de fumeurs Cigares importés et domestiques, en boites de dix et vingt-cinq cigares. Aussi le plus grand assortiment des Chocolats Fry et Lowney en boites de fantaisies. Une visite est respectueusement sollicitée.

M. BRIERE, 741 RUE SAINT-DENIS MONTREAL

BYRRH...

Vin tonique et apéritif

Le meilleur et le plus ancien des apéritifs et toniques à base de vins généreux et de Quinquina.

Chez les marchands de vins et pharmaciens

Hudon, Hébert & Cie, Montréal, Agents

Il faut qu'un homme soit bien aimable pour qu'on lui pardonne de ne pas être celui qu'on attendait. — Comtesse Diane.

per la meilleure robe de sa mère pour lui faire une douillette. Cette autre a le front rayé d'un pli, on sent l'effort de la pensée qui cherche et ne trouve rien. Dame! on ne parle pas au Fils du Très-Haut comme au premier venu, elle veut des jolies phrases, pour dire son adoration et son amour. Désespérée de voir ses lèvres muettes, elle prend son paroissien et dit des prières toutes faites, s'imaginant épater le petit Jésus. Regardez cette grosse bambine, qui peut à peine tenir en place. Elle veut bien prier Dieu, mais elle passe tout son temps à vouloir rattraper son esprit qui s'ensauve. Ah! si elle pouvait l'attacher avec un fil et l'empêcher à cette heure de tourbillonner dans la nue avec ces gros flocons de neige blanche qui se collent aux vitres. La voilà partie avec elle dans une valse sans fin, emportée par le vent, presque pâmée. Une rafale fait trembler la vitre, l'enfant tressaille et revient à sa prière, l'air contrit, comme un écureuil en son trou, "mon petit Jésus, pardon", elle égrenne les perles de son chapelet, les yeux baissés de nouveau.

Mais, cachée dans l'ombre d'un pilier, où ses grands yeux font lumière, une enfant de douze ans à peine, fixe sur l'enfant Jésus des yeux ardents, où semble passer toute son âme, immobile comme une statue. Ses lèvres remuent à peine, mais la respiration devient haletante. Soudain, les cils se mettent à battre sur les joues et une perle brillante s'en échappe et vient se blottir dans la fossette de la bouche, comme dans son écrin naturel. Voici la prière étrange qui monte du cœur aux lèvres de l'enfant :

"Mon petit Jésus, laisse-moi te prendre dans mes bras pour te bercer à la place de ma poupée qui ne dit "maman" que lorsqu'on tire sur une ficelle. Pose ta tête sur mon cœur, mon bel oiseau chéri, et tu ne craindras pas ces grosses méchantes bêtes qui te regardent comme si elles voulaient te manger. Ce n'est pas leur souffle qui te réchauffera, mais mes baisers. Ah! ah! mon trésor, mets tes petits bras autour de mon cou et fais un beau dodo. Veux-tu cette belle étoile? je te la donnerai, veux-tu mon cœur pour t'en faire un berceau? Tu y seras bien mieux que sur cette paille froide et humide ; veux-tu ma vie? je te l'offre. Tu verras comme je serai bonne pour toi, je ne te gronderai jamais et je te dirai de beaux contes, viens mon petit Jésus, je veux t'aimer tant, viens mon beau bébé, que je te serre fort... fort..."

A cet instant, la lumière des cierges s'exalte, et comme un sourire passe sur la figure rosée du Jésus en cire. On chante: "Et Verbum caro factum est". "Un mystère d'amour vient de s'accomplir" dans ce cœur d'enfant, où s'éveille le sentiment de la maternité avec son besoin d'étreinte, de baisers, sa soif d'abnégation. Ce cœur, en s'ouvrant, laisse jaillir une source inépuisable de mansuétude et d'amour qui coulera à jamais. Déjà, les choses caressantes, que les mères savent dire, montent à ses lèvres. Noël! Noël!...

Petit bébé rose, le premier désir de ton innocente caresse et de ton gazouillis nous est venu à toutes, peut-être, le jour de Noël, cette fête du rêve, de la poésie et de l'amour éternels. Noël!

COLOMBINE.

Le Théâtre Français est en train de devenir le premier théâtre de Montréal. On nous annonce une pléïade d'artistes distingués qui vont y amener toute la ville. Les pièces, bien choisies, qu'on y joue sont une recommandation auprès du public.

Veauradieux a perdu sa femme et, habitué à se faire dorloter, n'a pas tardé à se remarier.

De temps en temps le bon égoïste, qui a eu cette fois encore la main heureuse, parle à sa seconde femme des qualités de la première.

—Elle m'aimait beaucoup, dit-il avec attendrissement ; si elle pouvait voir comme tu me rends heureux, toi aussi, "elle serait bien contente"!

Soir de decembre


Dr Choquette.

QU'IL fait bon au foyer.

J'ai souffert aujourd'hui ; j'ai eu froid. Je viens de descendre de la montagne par des chemins pavés de "galops" en tire-bouchons; c'est pire que le chemin du ciel.

Mais, après m'être plongé la tête dans une cuvette d'eau tiède, mis des savates molles aux pieds, quand j'ai vu pétiller la flambée, fumer le potage sur la table, courir ma marmaille à travers les pièces du logis, eh! bien, j'ai senti malgré tout un petit frisson de bien-être, un velouté incomparable de petit frisson.

Et ce fut vite loin, comme un souvenir indécis d'années reculées, la course pénible que je venais d'exécuter. Il faisait si bon au foyer.

Alors, j'ai avalé les bouchées doubles, parcouru les journaux en un clin d'œil, et j'ai regardé se pavaner Lucas, en train maintenant de jouer à l'évêque. Une canne en guise de crosse, un vieux tambour défoncé lui servant de mitre, une serviette pour chasuble, et le voilà qui pontifie avec assez de majesté.

Mais il abandonne bientôt le maintien solennel, pour se convertir en clown, en loup, en cheval, et c'est au milieu des rires inextinguibles qu'il esquisse ses étourdissantes culbutes, ses sauts audacieux par-dessus les chaises et les sofas.

Que c'est donc bon le foyer, et que nous avons donc ri de ce rire qui ravigote en face de toutes ces délicieuses folies.

Pendant tout ce tapage, Claude s'entête à déchiffrer tout haut dans le "Canada", une annonce de Carsley: Et je l'entendais: Le... plus... grand... magasin... de... Montréal.... Puis s'interrompant:

—Dis donc, sa mé, Carsley, c'est là que vient le père Nicolas, au jour de l'An?

—Oui... Te souviens-tu de sa grotte?

—Ah! oui... Ce n'est pas le jour de l'An encore là?

—Non, mais ça le sera bientôt.

Et Claude a repris: Jouets...aux... plus... bas... prix... (distrait tout-à-coup). Son père, vont-ils venir encore, comme l'an dernier, chanter un bon soir, la guignolée?

—Probablement.

—J'ai eu grand peur, va. Pourquoi chantent-ils comme ça?

—Pour pouvoir donner des étrennes aux petits enfants pauvres.

—Est-ce qu'on est pauvre, nous? (abandonnant son journal, et se glissant sur mon genou) : Conte donc ça, les petits enfants pauvres.

—Ti conte... ti conte... me crie Madeleine, en se précipitant à son tour sur mon autre genou resté libre.

Je sens que je ne m'en tirerai que par un de ces récits fantastiques que j'invente à volonté et dont mes mioches raffolent toujours pourvu que je débute par: "c'était une fois".

—Ti conte... Go loup, demande Madeleine.

—Non, non, intervient Lucas, un conte de petits enfants pauvres.

—Bon, bon, j'y mettrai un gros loup et des petits enfants pauvres... ça fait-il?

Rien qu'à les sentir se pelotonner autour de moi, je juge que ça fait, et je commence:

C'était une fois, une grande forêt, une bien grande forêt, où habitait une famille pauvre. La mère était aveugle... le père toujours malade..., de sorte que les petits enfants ne mangeaient pas à tous les repas, allez. C'était bien triste, pour eux... Ainsi, ils étaient souvent obligés de mendier. En été, ils allaient cueillir des fraises et des framboises dans le grand bois. Ils trouvaient parfois des œufs de grives ou de perdrix qu'ils accouraient alors apporter à leurs parents. Ils étaient bien bons ces petits enfants... Il y en avait un qui s'appelait Jules...

—Comme petit cousin.

—Oui. Il y avait aussi une petite fille, Cécile... Ces deux là étaient meilleurs que les autres. Cécile savait balayer, faire la soupe ; Jules, lui, bûchait le bois quand son père était malade. Il avait aussi un grand fusil et il allait à la chasse et tuait du gibier. Un bon jour, il partit avec sa petite sœur pour aller loin dans le grand bois.....

Lucas.—Les petits frères prenaient soin de leurs parents pendant ce temps-là, hein, son père?

—Oui. Toujours qu'ils étaient allés bien loin. Tout-à-coup, ils entendirent un grognement comme ça, tenez, grrrr... grrrr...

Madeleine.—Go loup...

—Oui, c'était un gros loup méchant. Mais le petit Jules n'était pas peureux, allez. Il fait vite grimper sa petite sœur dans un arbre... puis saisissant son grand fusil, il vise... paf... tue le gros loup... Mais tu dors Lucas?

Lucas.—Non. Conte encore.

Il était bien content, va. Toute la famille allait pouvoir manger comme il faut...

—Mangeons des huîtres, nous, pendant qu'ils vont manger leur gros loup.

C'est ma femme, ennuyée de mon histoire, qui vient de déposer devant nous un grand plateau d'huîtres.

Claude.—Oui, oui, des huîtres, avec un petit verre de vin.

Alors, au diable l'histoire. Nous nous installons en cercle autour de la table — excepté Madeleine qui grimpe dessus. On apporte les couteaux, les serviettes, les verres, un petit carafon de vin. C'est moi qui prescris: deux cuillerées à thé pour Madeleine ; quatre pour Lucas ; une once pour Claude.

Mon Dieu, que c'est bon, le foyer.

En ma qualité de père, j'ai la forte tâche: celle d'ouvrir les huîtres. Je les passe à la ronde, les écailles béantes. Une grosse à maman, une moyenne à Claude, une petite à Lucas ; Madeleine ne fait que laper le jus, elle.

Claude.—Tu manges toutes les belles, toi, son père.... Je la voulais celle-là.

Ah! comme il est laid Lucas, avec son petit nez barbouillé au contact des écailles... et toi, Madeleine...

—Pardon, j'oubliais, vois-tu... Je pensais aux petits pauvres qui grelottent dans la grande forêt et qui ne mangent que du gros loup... tandis que nous... Sapristi, qu'on est bien chez soi... Allons, passez-moi le carafon. Je veux proposer une santé. Voyons... laquelle?...

Claude.—Celle de Lucas... regarde comme il s'endort...

—C'est ça, buvons à la santé de petit Lucas qui est bien canaille,qui est bien barbouillé, qui est un peu gris, qui a mangé de bonnes huîtres et qui va faire un beau dodo... Trinquons....

Dire qu'il y en a qui trouvent que c'est ennuyeux, nos soirs d'automne à la campagne....

Dr CHOQUETTE.

venus réguliers, la conservation et l'augmentation de leur fortune.

Comme exécuteur testamentaire et fidéicommissaire LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE est en position de rendre les plus grands services.

En dehors de ces fonctions spéciales, LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE, agit aussi comme agent financier pour prêts sur hypothèques, sur nantissement de valeurs de Bourse, pour l'émission, l'achat ou la vente de débentures municipales, scolaires ou industrielles, la collection des coupons et dividendes, pour prêts aux fabriques d'église, aux corporations religieuses, etc.

Elle se charge de réclamations à l'étranger et des remises de fonds.

Elle se charge de la garde des titres, valeurs, documents et place ses coffres-forts à la disposition de ses clients.

BUREAU DE DIRECTION :

DOCTEUR E. PERSILLIER LACHAPELLE, administrateur du Crédit Foncier Franco-canadien, commissaire censeur de la Banque Provinciale, Montréal PRESIDENT.

RODOLPHE FORGET, vice-président de la Montreal Light, Heat and Power Company, VICE-PRESIDENT.

HONORABLE J.-A. OUIMET, juge de la cour du Banc du Roi, vice-président du Crédit foncier Franco-canadien, administrateur de la Banque d'Epargne, Montréal.

HONORABLE DAMIEN ROLLAND, conseiller législatif, directeur de la Banque d'Hochelaga, Montréal.

J. O. GRAVEL, commissaire censeur du Crédit foncier Franco-canadien, Montréal.

ALBERT E. DE LORIMIER, avocat, C.R., Montréal.

MARTIAL CHEVALIER, directeur-général du Crédit foncier Franco-canadien, Montréal.

C. A. GIROUX, gérant de la Banque d'Hochelaga, Montréal.

Directeur-Gérant: MARTIAL CHEVALIER.
Secrétaire: J. THEO. LECLERC.

BUREAUX :
30 RUE ST-JACQUES,
Bâtisse du Crédit Foncier F.-A. Montréal.

Faute d'espace

Nous regrettons que le manque d'espace nous prive du plaisir de publier la suite de l'intéressante étude de M. Ernest Myrand, "Frontenac Intime", ainsi qu'un conte de Françoise et plusieurs autres articles.



Au hasard de la vie

(PENSEES INEDITES)

Si tous les hommes savaient quelle force la vérité met à leur service, ils ne mentiraient jamais.

***

Il en est des amitiés comme des fortunes, elles diminuent, quand elles n'augmentent pas.

***

C'est dans les sociétés les plus policées que les hommes sont, le plus naturellement, ce que la femme les fait.

***

Au fond, les femmes que l'on croit les plus personnelles n'adorent, dans leur personne, que l'amour qui en peut naître.

***

Il arrive que des femmes d'une intelligence très ferme aient une petite âme si légère, si légère, qu'elle vole à travers le mal sans presque s'apercevoir que c'est le mal.

***

Chez les femmes d'une délicatesse supérieure, la sensation n'a de prix que si elle exprime un sentiment d'amour équivalent.

***

Se bien habiller, c'est le savoir-vivre des femmes.



X.



L'Ecole Apostolique

Les dames amies de l'œuvre fondée à Outremont par feu M. l'abbé Gustave Bourassa, se sont constituées en comité d'assistance le 20 novembre, à l'Ecole Apostolique, sous le patronage de Mgr Bruchési. Elles ont commencé leur action de bienfaisance, et mis à l'étude les besoins de la naissante société, qui, sous le vocable de l'Immaculée Conception, cultive le grain de sénevé, on peut dire, avec succès, déjà, mais dans les labeurs et les privations.

Ainsi que chacun le conçoit aisément, ces besoins sont de toute nature: cette école pauvre entreprend de former, d'élever des futures missionnaires, n'ayant en général pour capitaux que leurs talents naturels à l'état fruste et leurs excellentes dispositions pour la vie qui les attend. Il faudra donc pourvoir à l'entretien matériel de la maison : chauffage, luminaire, mobilier, alimentation, vêtements, etc. ; le champ est libre devant toutes les inspirations généreuses de la charité. La provision de bois mort va être épuisée d'ici huit jours ; il n'y a pas de pain sur la planche et pas assez de lits pour tout le monde. Les religieuses confectionnent elles-mêmes le plus de choses possibles, en tous genres, et recevront avec gratitude même des retailles d'étoffes pour couvertures en "crazy work", même des "rassades" pour occuper les petits doigts des jeunes élèves et fabriquer des choses qui plaisent aux enfants des missions lointaines, et les attirent aux pieds de la bonne sœur, qui en profite pour leur parler de Dieu.

Tout ce qui peut servir à la confection des ornements d'église sera utilisé par les Sœurs de l'Immaculée Conception pour les sanctuaires pauvres.

Comme il a été dit, la Société ne capitalisera jamais, ni ne portera ombrage à aucune autre. L'esprit de son fondateur est tout de foi et de désintéressement. Cette œuvre est éminemment intéressante, et nous croyons que toutes les personnes qui nous lisent ambitionneront l'honneur de contribuer à son développement.

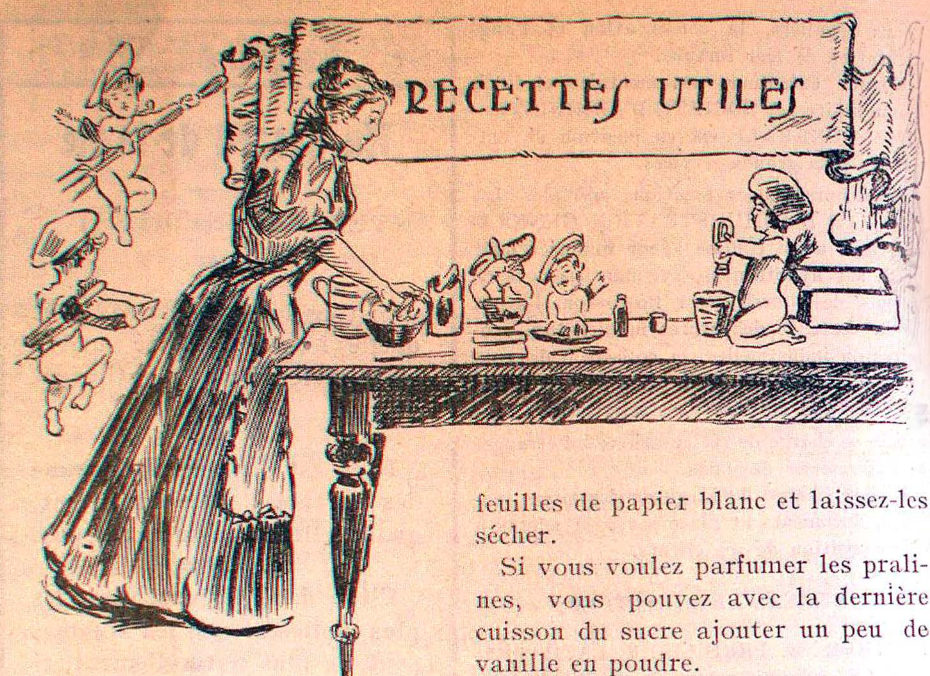
Beaucoup d'associations pieuses sollicitent déjà votre dévouement, mesdames, nous le savons: aussi n'osons-nous pas vous demander à

toutes la contribution annuelle de deux dollars, requise des membres du comité. Mais il existe tout de même moyen d'aider une institution comme celle-ci. Un objet hors d'usage pour vous servirait encore aux humbles filles qui ont fait vœu de pauvreté. Donnez, par exemple, un livre de classe qui a cessé d'être utile à vos enfants: l'Ecole Apostolique a mis les traités que voici sur son programme d'enseignement:

Ouvrages des Frères des Ecoles Chrétiennes ; Leçons de langue française, cours élémentaire, moyen et supérieur ; Arithmétique, 3e cours ; Cours d'histoire universelle ; Notions de sciences physiques et naturelles ; Eléments d'histoire naturelle ; "Lessons in English" ; Ouvrages des Sœurs de la Songrégation de N.-D. ; Grammaire française, Bailleux et Martin ; Notions d'histoire générale ; "Kerney's Universal History" ; Cartes géographiques — cartes murales et atlas ; dictionnaires, papier, cahiers, auteurs et dictionnaires latins.

Si chacune de nous apporte un volume ; un coupon d'étoffe, une livre de nourriture saine, un ustensile, voire un essuie-mains ou un morceau de savon, le résultat — au nombre de femmes que compte notre ville — sera tout de suite fort appréciable pour l'œuvre.

Tout don peut-être envoyé, soit directement à l'Ecole Apostolique, 27, Chemin Sainte-Catherine, ou chez la présidente du comité, Mme F.-D. Monk, 370 rue Lagauchetière ; Mlle Surveyer, trésorière, 347 Lagauchetière se chargera aussi de faire parvenir tout envoi en argent ou en nature.



Bonbons de Noel et du Jour de l'An

Les parents qui ne veulent donner aux enfants que des bonbons d'un sucre très pur, feront bien de confectionner à la maison, les recettes ci-dessous:

PRALINES. — Prenez une livre d'amandes, pistaches ou avelines, frottez-les dans un linge pour enlever la poussière, et mettez-les dans un poêlon de cuivre non étamé avec une livre de sucre et un demi-verre d'eau. Placez le poêlon sur le feu. Lorsque les amandes pétillent, retirez le poêlon du feu et remuez jusqu'à ce que le sucre devienne comme du sable. Retirez alors les amandes du poêlon et la moitié du sucre; gardez l'autre moitié que vous laissez sur le feu jusqu'à ce qu'il ait une odeur de caramel ; à ce moment jetez les amandes dedans et tournez-les pour qu'elles se garnissent de sucre. Retirez-les encore une fois et mettez dans le poêlon l'autre moitié de sucre avec un demi-verre d'eau. Lorsqu'il est à l'état de caramel, mettez les amandes dedans, puis retirez le poêlon du peu et remuez jusqu'à ce que les amandes aient pris tout le sucre. Posez-les sur des feuilles de papier blanc et laissez-les sécher.

Si vous voulez parfumer les pralines, vous pouvez avec la dernière cuisson du sucre ajouter un peu de vanille en poudre.

BONBONS AU CARAMEL.—Mettez dans une casserole non étamée un verre d'eau pour une livre de sucre. On laisse sur le feu jusqu'à ce que le sucre ait une teinte de caramel.

Versez alors sur un marbre que vous avez d'abord huilé et coupez la pâte en petits carrés. Vos bonbons doivent être un peu mous et tenir aux dents.

PUDDING DE NOEL. — Emiettez une demi livre de suif, une demi-livre de raisins, de l'écorce de citron coupée en petits morceaux, dont vous avez enlevé les grains. Mettez le suif dans un large bol, ajoutez un bol à thé de lait, une demi-cuillerée de soda dissoute dans un peu d'eau tiède, une cuillerée à thé de gingembre, une autre de canelle, une noix de muscade râpée ; mettez petit à petit trois tasses à thé de farine dans lesquelles vous avez mêlé deux cuillerées à thé de soda à pâte. Brassez vigoureusement, puis ajoutez les raisins, et les morceaux de citron, sur lesquels vous avez saupoudrée de la farine ; mettez le tout dans un moule graissé ou un linge à poudingue ; faites bouillir constamment durant 3 heures. Servez chaud avec de la sauce.

Mesdames, Messieurs.

Si vous voulez une maison meublée avec goût que les papiers, tapis, rideaux, draperies, cadres, meubles, etc., soient tous du même style, que les couleurs répondent à votre teint, chose que l'on oublie trop souvent au Canada. Adressez-vous à F. Dufour ancien tapissier du Bon Marché à Paris. Sa longue expérience dans le style et dans l'ameublement en général vous seront une bonne garantie pour la parfaite exécution de tous les travaux que vous voudrez bien lui confier.

F. DUFOUR, 1395 rue Ontario,
coin Saint-Hubert

Importation sur commande de meubles et sièges en véritable style français Louis XIV. Louis XV. Louis XVI, Empire et Art Nouveau, ainsi que de tout ce qui concerne l'ameublement. PRIX TRES MODERES.

Reparations de MEUBLES et SIEGES

Ne remisez plus à la cave ou au grenier vos anciens meubles, parcequ'ils sont cassés ou abimés, confiez les nous, et nous vous les rendrons complètement remis à neuf. avec tout leur cachet primitif. Devis et croquis à la disposition des clients, TEL. BELL : EST 3389

Edition quotidienne $3.00 — Edition hebdomadaire $1.00

LISEZ

LE SOLEIL Quebec

L'Organe du Parti Liberal

Le plus répandu et le plus intéressant des journaux du soir

P. AUG. CHOQUETTE, — Directeur-Gerant

——LE GRAND MAGASIN DE——

HAMILTON

Est prêt pour Noel et les Fêtes du Jour de l'An. Les préparatifs ont été plus élaborés encore que ceux des années dernières. Faites votre choix maintenant. JOUETS, POUPEES et JEUX de toutes sortes. Cartes, calendriers, livres, etc., etc. Boites de toilette, Draperies de pianos, Robes de matin pour dames, mouchoirs en soie pour dames et messieurs, etc., etc.

HAMILTON & CIE, Coin Ste Catherine et Peel MONTREAL

Sleighs ! Sleighs !



de toutes sortes et pour tous les goûts. Aussi mains: Poêles et Ranges. Moulins à laver. Tordeurs, Fournaises Tortues. Machines à Coudre. etc., etc.



Georges Belanger
41 rue Bonsecours
TELEPHONE : MAIN 2265

ED. ARCHAMBEAULT,

Marchand de
PIANOS, ORGUES, MUSIQUE EN FEUILLES

Ce populaire salon de musique s'est attiré la sympathie et la satisfaction du public qui y court faire ses achats constants.

On y donne encore de charmantes auditions musicales fort goûtées des amateurs de bonne musique, et, il n'y a pas un artiste, qui vienne à Montreal, sans que la maison ARCHAMBEAULT n'aide à la popularité de ses concerts.

Rien de plus coquet que les salons de musique ARCHAMBEAULT à l'occasion des fêtes, ils ont un air de gaité, qui s'harmonise agréablement avec l'atmosphère artistique qui y règne. Une visite est sollicitée.

1686 RUE SAINTE—CATHERINE

Bel. Tel. Est 1842 — Près de la rue Saint-Denis, Montréal.

TEL. BELL : EST 2974 — TEL. MARCHANDS 425

SYLVIO MOISAN

PHARMACIEN

ATTENTION SPECIALE DONNEE AUX PRESCRIPTIONS

Coin des rues

Saint-Laurent et Sherbrooke

MONTREAL



Quel cadeau meilleur

peut être trouvé, pour Noel ou le Jour de l'An qu'un véritable

GRAM-O-PHONE BERLINER OU MACHINE PARLANTE "VICTOR".

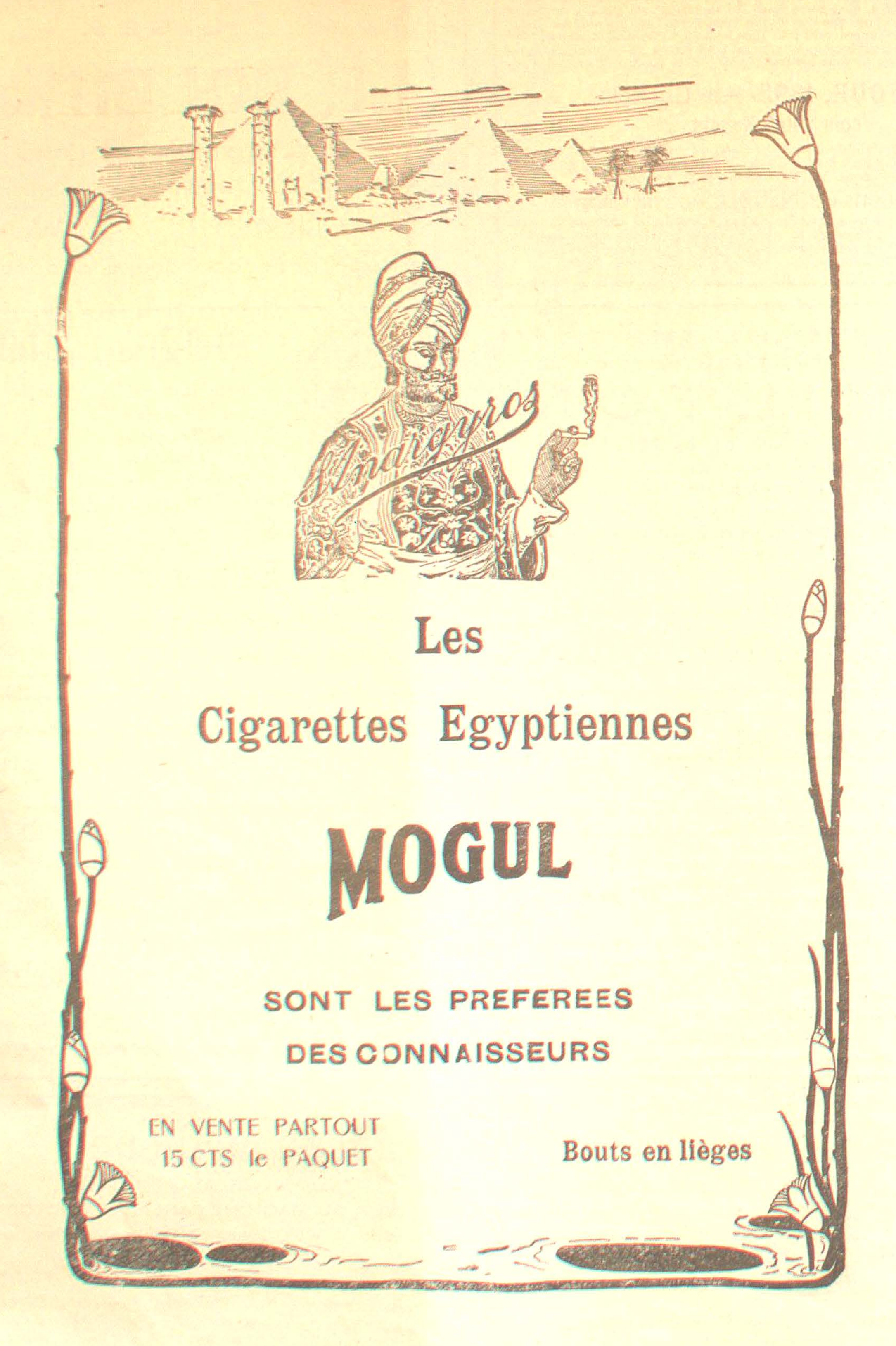
qui amusera chacun des membres de votre famille, jeunes ou vieux, à tous les instants de l'année?

Prenez avantage de la réduction dans nos records, qui bien que toujours A BON MARCHE, sont maintenant à MEILLEUR MARCHE que jamais.

Des "records" de 10 pouces, vendus autrefois $1.00 maintenant à 65cts. "Records" de 7 pouces, autrefois 50cts, vendus maintenant 35cts. Venez entendre les auditions en matinées dans nos salons, 2315, rue Sainte.Catherine, de 2 à 5 h. p. m., tous les jours, admission gratuite. Des "records" par Caruse, Plançon, Gadski, Calvé et autres artistes seront joués. Venez écouter nos instruments; ils se recommandent d'eux-mêmes.

THE BERLINER GRAM-O-PHONE CO. OF CANADA LIMITED

Aussi en vente au No 1856 rue SAINTE-CATHERINE. — 2315 rue SAINTE-CATHERINE, Montreal


Anargyros
Les
Cigarettes Egyptiennes
MOGUL
SONT LES PREFEREES
DES CONNAISSEURS
EN VENTE PARTOUT
15 CTS le PAQUET
Bouts en lièges

Mesdames

Si vous aviez une somme quelconque (disons dix dollars par mois), à ajouter à votre budget annuel, qu'en feriez-vous???... Je vous entends toutes, chères lectrices me répondre: "Oh! je saurais bien les "placer, allez, et si seulement vous "pouviez nous suggérer le moyen "d'acquérir ce revenu annuel, nous "vous en serions bien reconnaissan-"tes! Songez donc aux nombreuses "dépenses que nous devons rencon-"trer dans nos familles!... et nous, "donc, personnes salariées, combien "il nous faut calculer pour suffire à "toutes les exigences de la vie ordi-"naire, et cette somme, ce revenu "annuel nous serait si nécessaire!"

Vos réponses sont justes, Mesdames, aussi elles ont trouvé écho sans que vous le sachiez peut-être, au cœur de l'Association St-Jean-Baptiste de Montréal, qui a fondé il y a sept ans, une Caisse d'Epargnes à la portée de toutes nos bourses, sans que nous ayons de privations sérieuses à faire, car elle ne prend qu'une somme très minime sur nos petites dépenses.

Lectrice comme vous du "Journal de Françoise", j'ai aussi les mêmes responsabilités et les mêmes besoins. Ayant eu cependant, le privilège de connaître les avantages de la Caisse Nationale d'Economie et m'étant enrôlé sous sa bannière dès ses débuts en 1899, je déplore qu'un plus grand nombre de mes compagnes n'ait pas suivi mon exemple, c'est pourquoi je reviens encore demander hospitalité dans ces colonnes où l'on s'intéresse particulièrement à nous, Mesdames, pour vous suggérer le conseil suivant: Lisez les règlements de la Caisse Nationale d'Economie, apprenez et retenez bien que chacune de nous peut être admise membre actif et devenir une rentière après 20 ans, en payant une contribution de 25 ou de 50 cents par mois. C'est la vraie réunion des familles: hommes, femmes et enfants sont acceptés aux mêmes conditions et partageront tous les mêmes bénéfices lorsque leur temps de sociétariat sera fait. Quoi qu'établie depuis sept ans à peine, avec sa faible contribution, elle a déjà accumulé un capital d'environ $200,000.00.

C'est avec la conviction de vous être utile à toutes que je suis venue vous causer quelques instants de cette belle et florissante Caisse d'Epargnes, mais je désirerais avoir tout l'espace nécessaire pour vous démontrer combien la rente que nous retirerons, sera considérable en proportion du montant versé.

Les personnes qui s'inscriront durant le mois de Décembre auront le loisir de faire remonter leur entrée du 1er janvier 1905, et elles n'auront que dix-neuf ans à attendre pour être comptées au nombre de celles qui jouiront d'une rente annuelle jusqu'à leur mort.

Puissiez-vous accueillir cette suggestion comme elle le mérite, puisqu'elle est une sauvegarde pour vous et qu'il en coûte si peu pour se faire admettre dans la Caisse Nationale d'Economie. UNE SOCIETAIRE.

Les personnes soucieuses de leur prononciation, ou désireuses de prendre des leçons de diction, feront bien de s'adresser à Mme Duclos de Méru, nouvellement arrivée de Paris, et l'une des premières élèves de M. Vilain, de la Comédie Française. Mme Duclos, membre de la société des gens de lettres, donnera ses leçons au N° 348 de la rue Saint-Denis. S'adresser, par lettre, ou tous les jours de 1 heure à 3 heures, p. m., et de 7 à huit heures, p. m.

Qui veut assister au réveil de Galatée, la statue antique du fameux sculpteur Pygmalion? Cette résurrection a lieu tous les jours au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent ; elle est vraiment merveilleuse. Nous conseillons les parents d'y amener leurs enfants, ils en seront bien amusés. Les effets d'optique sont réellement curieux. Prix d'entrée: 10 cents.

Etrennes ! Etrennes !

Voilà une époque fertile en fêtes de toutes sortes: Noël d'abord, le joyeux Christmas ; puis le Nouvel An, et, avec ces fêtes familiales, les cadeaux de tous genres.

Mères qui désirez faire plaisir à vos filles ; époux, qui avez tant de choses à vous faire pardonner de vos épouses, profitez du bon et sage conseil que vous donne le "Journal de Françoise", et allez au Palais de la Nouveauté, 1783, rue Sainte-Catherine, acheter des objets exquis d'élégance et de bon goût depuis les costumes les plus complets jusqu'aux moindres détails de la toilette ordinaire des femmes. Que direz-vous, par exemple, d'une blouse en soie donnant au buste une sveltesse distinguée, ou un nœud de dentelle d'un chic incroyable, ou encore un manteau d'opéra, des robes de dentelles, des costumes qui ont un cacher reconnu, etc., etc.? Vous trouverez tout cela et davantage chez :

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1683 rue Ste-Catherine.
Montréal.



PAGES — DES — ENFANTS

Les étrennes de Jeanne

Quand sa mère fut mise en terre,
Petite Jeanne avait quatre ans.
Pour lui faire oublier sa mère,
On l'éloigne — chez des parents.

Au retour d'une voix pressante,
Comme elle insistait pour la voir,
On lui dit qu'elle était absente,
Et puis, on l'habilla de noir!...

Le soir, une femme étrangère
La couche — froide — dans son lit,
Et quand elle appelle sa mère,
Le père se trouble et pâlit.

Dans la demeure spacieuse,
Aucun des amis d'autrefois,
Et la chambre silencieuse
Où naguère chantait sa voix!

Bien qu'un secret instinct l'y guide,
Elle hésite à franchir ce seuil...
Le buis est sec, le lit est vide,
Et son portrait voilé de deuil!

Ne s'expliquant pas ce mystère,
Mais devinant un grand malheur,
Jeanne, résignée à se taire,
Cache son chagrin dans son cœur.

C'est demain le jour des étrennes:
Et, pour tous les bébés mignons,
Chez les parrains et les marraines
Vont pleuvoir joujoux et bonbons.

Jeanne y songe déjà, sans doute,
Car, ce soir, elle ne dort pas.
Que murmure-t-elle? J'écoute,
Et je l'entends prier tout bas :

"Maman, qui partit en voyage,
M'a-t-on dit, et voilà longtemps,
Doit revenir, si je suis sage,
Mais c'est en vain que je l'attends.

"Quand avec toi parfois je cause,
Petit Noël, je n'ai pas peur ;
Pourtant, ce soir, je veux et n'ose,
Te demander un grand bonheur!

"Ma fortune n'est pas bien grande,
Mais les cadeaux que j'ai reçus,
Si tu m'accordes ma demande,
Ils sont à toi, petit Jésus.

"Mes moutons, mon polichinelle,
Et ma poupée aux cheveux d'or
Dans sa toilette la plus belle,
Et ce que tu voudras encor ;

"Oui, je te donne, sans mensonge,
Tous mes jouets du jour de l'an,...
Si tu veux, cette nuit, en songe,
Me faire voir bonne maman.

"Tout est possible, à ta puissance,
Et je t'aime bien ; c'est pourquoi,
Si je mérite récompense,
Mignon Noël, exauce-moi..."

Et, tournant sa tête blêmie,
Sur l'oreiller de satin blanc,
Petite Jeanne, — en souriant, —
Pour toujours s'était endormie!

Georges GOURDON.

Dans une rue très commerçante, un gamin, de cinq à six ans, mendie en pleurnichant:

—La charité pour un pauvre aveugle, s'il vous plaît, m'sieu.

—Mais, où est l'aveugle ?

Et le gamin, montrant du doigt la vitrine d'un libraire :

—Il est là, m'sieu. Il regarde les images.



LEGENDE
CORITA



CORITA était une petite négresse qui devint orpheline dès son plus bas âge. Des villageois compatissants du nord de l'Inde, la trouvant un jour seule et abandonnée dans un champ, en eurent pitié et la prirent avec eux.

Ils n'eurent pas à s'en repentir, car la petite négrillonne devint la joie et les délices de ses parents d'adoption. Malheureusement, Corita était païenne, mais Dieu qui aime tant les enfants, veillait d'une manière toute particulière sur cette âme non baptisée. Elle était si docile aux inspiration de son ange gardien, que les mamans la donnaient pour modèle à leurs enfants.

—Vois, Corita, disait l'une, ce n'est pas elle qui songerait à désobéir comme toi.

—Corita ne se met jamais en colère, disait une autre, à sa fillette irascible.

Mais il arriva un jour qu'une fièvre maligne se déclara dans le village qu'habitait la petite négresse, et le Jésus des enfants qui craignait peut-être qu'un trop long séjour sur cette terre, gâtât ce cœur pur, permit qu'elle s'endormit pour l'éternité.

Son ange gardien, la sachant si bonne, prit Corita sur ses ailes, et s'enfuit avec elle vers le paradis. C'était à l'heure de la messe de minuit, la veille de Noël au soir.

L'ange, d'un vol rapide, s'envola vers les cieux, il allait atteindre les tabernacles éternels, quand il rencontra un de ses compagnons porteur d'un enfant blond, blond comme un lys d'or. Il regarda l'ange gardien de Corita, et une vive surprise se peignit sur son visage.

—Mais, mon frère, ne voyez-vous pas que cette enfant n'est pas baptisée?

L'ange sourit, et levant les yeux vers le séjour des grandes félicités, dont il apercevait déjà les portes d'or grandes ouvertes, répondit:

—N'est-ce pas aujourd'hui Noël...

Les deux anges atteignirent bientôt la cité céleste. Là se pressait déjà une foule énorme d'enfants accompagnés de leurs anges gardiens, chacun d'eux portait au front une croix brillante. Tout le ciel s'apprêtait à célébrer la grande fête de la naissance du Sauveur du monde. Profitant d'une distraction de saint Pierre, l'ange gardien de Corita poussa sa protégée dans le séjour des bienheureux, à la suite du nouveau groupe des élus, et lui dit en désignant l'enfant blond qui la précédait: Suis-le.

Tout d'abord, la négrillonne demeura éblouie des splendeurs de ce séjour enchanté, splendeurs que sa petite imagination d'orientale n'avait pas même rêvé.

Un concert d'une harmonie si suave, que les mots humains ne sauraient en rendre les beautés, se faisait entendre de tous les côtés. Les yeux extasiés de Corita se portèrent sur un trône éclatant de lumière. Une dame, plus belle que la lune et les étoiles y était assise ; elle tenait dans ses bras un enfant d'une beauté encore supérieure à la sienne. Tous deux étaient enveloppés d'une clarté lumineuse et distincte qui en augmentait le charme et l'éclat.

Toute à son extase, la petite négresse ne s'apercevait pas que son tour était arrivé d'approcher de la dame si belle, et qui la regardait avec une douceur mélangée de tristesse. Elle lui fit signe de s'avancer, et posant sa main divine sur le petit front incliné devant elle:

—Pauvre mignonne, soupira-t-elle, jetant un œil suppliant sur l'enfant lumineux qu'elle tenait enlacé.

Mais celui-ci souriant d'un sourire qui parut à Corita plus beau que le ciel même, se pencha vers la petite, et la pressa sur son cœur.

A l'instant même, l'âme de la négrillonne devint plus blanche que la neige et plus lumineuse que le soleil, les concerts célestes se firent plus doux et plus harmonieux, et le chœur des séraphins redit d'une commune voix ce cantique de reconnaissance et d'amour:

Hosanna, hosanna au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté!

TANTE NINETTE.

Le secret de Paul



J'AI le plaisir de vous présenter, chers petits lecteurs, une nouvelle collaboratrice à votre page, Mlle Elisabeth Dalignières, de Nuits Saint-Georges, (France), qui a bien voulu écrire ce conte de Noël expressément pour vous.

Mlle Dalignières n'en est pas à ses premières armes, car elle a déjà collaboré avec succès à plus d'une revue française.

Espérons qu'elle n'en restera pas là pour nous, et qu'elle nous donnera encore l'occasion d'apprécier sa plume délicate, et son joli style.

TANTE NINETTE.

LE SECRET DE PAUL

Paul a placé sa petite chaise tout près du foyer, là, contre le fauteuil de sa mère et il fixe ses grands yeux rêveurs sur la bûche de Noël qui flambe avec un crépitement joyeux. Il semble très préoccupé par un problème difficile à résoudre sans doute, car son front se plisse avec une gravité enfantine pleine de charme. Soudain, le garçonnet relève la tête et l'appuyant câlinement sur les genoux de sa mère: "J'ai été bien sage, n'est-ce pas." — "Certainement, mon chéri," murmure la jeune femme, et elle soupire. Oui, elle est parfois tentée de le trouver trop sage, ce bébé tranquille et calme qui ne connaît ni les turbulences, ni les caprices des enfants de son âge. Toujours soumis envers ses parents, patient avec ses camarades, il ressemble plutôt à une petite fille très douce, presque maladive.

D'ailleurs, Paul est délicat: cela se voit à son visage pâle, à ses petites mains transparentes, à ses membres frêles, et il y a surtout dans ses mouvements une sorte de lassitude étrange. Les mères sont clairvoyantes et attentives, celle de Paul avait donc remarqué la faiblesse du bébé, et s'en alarmait vivement, et quelquefois elle s'était prise à envier les camarades trop bruyants de son fils.

Etait-ce la délicatesse excessive de ce petit corps qui influençait l'esprit? Peut-être, car l'enfant avait un caractère sérieux, grave, parfois jusqu'à la mélancolie, son regard possédait un je ne sais quoi de profond et de rêveur, peu ordinaire à cet âge si tendre. Sa raison était précoce, ses réflexions justes et sensées, son intelligence très vive. Depuis quelque temps surtout, Paul était encore plus calme et plus songeur, il avait même pris une attitude mystérieuse qui intriguait sa mère.

Très doux à l'habitude, il paraissait ce soir de Noël tour-à-tour agité, tourmenté, impatient, puis silencieux et absorbé. Lorsque la jeune femme eut répondu à la question de son fils, elle lui demanda: "Tu crains donc que le petit Jésus ne

vienne pas?" — "Oh! non, il descend toujours par la cheminée, mais... — la petite voix devient hésitante, angoissée, — est-ce qu'Il donne ce qu'on lui demande?..." — "Oui, mon mignon, surtout quand les enfants sont très sages pour lui faire plaisir; dis-moi, que désires-tu si fort?" Point de réponse. "Des soldats? Tu en a déjà beaucoup ; des livres d'images? Un cheval mécanique?" L'enfant secoua ses boucles blondes. "Ce n'est pas assez beau, reprit la jeune mère en souriant, tu deviens un petit garçon difficile à contenter. Allons, dis vite ce gros désir: voudrais-tu une boîte de couleurs? Un automobile?" Elle cherchait, énumérant les unes après les autres les merveilles que l'on peut offrir aux enfants ; à chaque joujou nommé, Paul remuait négativement sa petite tête et ses yeux noirs se voilaient tristement. "Je suis à bout de science, s'écria la jeune femme, tu ferais mieux de me confier ce qui excite ta convoitise." Le garçonnet hésita, ses lèvres s'entr'ouvrirent, mais se raidissant: "C'est un secret entre Noël et moi", dit-il. — "Mais, petit Paul, les enfants n'ont pas de secret pour leur maman ; dis-moi ce que tu veux, et je ne le répéterai à personne, pas même à papa. Tu dois tout me raconter, chéri." Une expression mélancolique assombrit la physionomie de Paul et il soupira: "Je ne peux pas, surtout à toi".

C'était la première fois qu'il résistait ainsi, et la jeune femme étonnée, inquiète, respecta cependant la volonté enfantine ; par une sorte d'intuition elle sentait que le mutisme de son fils ne provenait pas d'un caprice ordinaire.

A ce moment, la cloche de la maison retentit et l'on frappa à la porte du salon : "Monsieur le curé demande madame, il a une commission pressée à lui faire, débita la petite bonne au regard interrogateur de sa maîtresse. "Faites entrer."

La porte s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à un prêtre d'une cinquantaine d'années, curé depuis douze ans dans la petite ville de... ; il avait béni le mariage des parents de Paul et baptisé l'enfant, c'était l'ami sûr et dévoué de la famille, laquelle lui prêtait en mainte occasion l'appui de son influence et de son zélé concours.

Le prêtre parla longtemps, et avec persuasion, l'affaire était pressée et sérieuse: "Je vais écrire ce billet immédiatement puisque mon mari est absent, du reste, cela n'a pas d'importance, lui ou moi!" A peine la jeune femme eût-elle quitté l'appartement, le petit Paul, qui semblait dormir dans son fauteuil, se leva vivement: "Monsieur le curé, demanda-t-il, le petit Jésus exauce les prières des enfants sages?" Cette question posée peu auparavant à sa mère amena la même réponse aux lèvres du prêtre: "Oui, petit Paul, et je sais que l'Enfant Jésus t'aime bien parce que tu es gentil et obéissant." — "Je voudrais vous dire un grand secret, mais vous ne le répéterez pas à maman."

Il regardait la porte avec des yeux si craintifs que le digne prêtre qui connaissait admirablement la jeunesse eut tout de suite la pensée de friandises prises en cachette ou d'une peccadille sans importance. Le souvenir de certaine confiture absorbée en fraude, lorsqu'il était petit, fit passer une ombre de sourire sur sa froide physionomie et avec un ton indulgent, il s'adressa à Paul: "Allons-y franchement, mon petit homme, et je garderai le silence". L'enfant se pencha et parla tout bas très vite, comme si le secret l'étouffait. Le curé eut un sursaut: "Qui t'a donné une idée pareille." — "Personne, j'y ai pensé tout seul. Croyez-vous que le petit Jésus m'exaucera?" — "Le bon Dieu ne m'a pas dit ses intentions, répondit le prêtre, mais je sais qu'il accorde parfois ce que lui demande les enfants très sages." — "J'ai été bien sage, monsieur le curé, répartit l'enfant, et je le serai encore plus demain, pour que le petit Noël réponde ; seulement, il ne faut rien dire." — "Non, murmura le prêtre, c'est un secret." — "Qui ferait pleurer maman", ajouta Paul.

L'entrée de la jeune femme mit fin à la conversation: "Je vous demande pardon, monsieur le curé, dit-elle souriante, je ne trouvais plus l'adresse et j'ai été longue à la chercher. Enfin, le papier est en règle, j'espère que tout ira bien". Le prêtre se leva. "Il est tard ; bonsoir petit Paul" ; il traça une croix sur le front pur de l'enfant et se tournant vers la mère: "Je vous remercie du service que vous venez de me rendre, Madame. Dieu bénira votre charité en vous donnant force et consolation". Pourquoi avait-il parlé de consolations, cette famille n'était-elle pas heureuse? La jeune femme le fit remarquer. "La vie est longue et pleine d'imprévus, au revoir, madame, et merci encore." Et le prêtre s'éloigna.

Paul rentra au salon avec sa mère, celle-ci avait perdu la gaieté, la quiétude de l'heure précédente, et répétait machinalement: la vie est longue et pleine d'imprévus. Et un moment après, emportant dans la pièce voisine son fils endormi, elle se vit dans la glace si pâle, si défaite qu'elle haussa les épaules en murmurant: "Suis-je enfant de me préoccuper d'une phrase quelconque, dite sans importance", et regardant le bébé qu'elle portait dans ses bras, elle mit un baiser sur son front, et ajouta: "Avec mon mari et mon Paul, je suis la plus heureuse créature.

. . . .

Pendant toute la journée du lendemain, l'enfant fut agité ; il eut un regard de bonheur en prenant ses mignons souliers qui débordaient de paquets enrubannés ; il les ouvrit les uns après les autres, puis, fiévreusement, il fouilla les petites bottines, et une vive contrariété assombrit sa physionomie. Les parents de Paul qui s'attendaient à une explosion de joie échangèrent un coup d'œil étonné: "On ne remercie pas le petit Jésus?" demanda brusquement le père. Le petit garçon s'agenouilla docilement, les mains jointes, et commença une prière naïve qui dut faire sourire de bonheur l'Enfant-Jésus au paradis. Soudain, la voix enfan-

tine se tut, tandis que les lèvres roses s'agitaient encore, et que les yeux noirs se faisaient suppliants. "Que disais-tu au petit Noël, mon chéri", questionna la jeune mère en caressant la tête blonde de son fils. Celui-ci tressaillit et d'une voix altérée murmura: "C'est mon secret".

L'après-midi passa vite encore, Paul s'amusa un peu avec les joujoux nombreux et variés qu'il avait reçus le matin, mais il était distrait, sursautait au moindre bruit, pâlissait et rougissait sans motif. Le soir, s'installant sur les genoux de sa mère: "Il y a au ciel, des lumières comme à l'église? dis maman." — "Beaucoup plus, petit Paul." — "...Et... on fait de la musique?" — "Oui, mon chéri." — "Qui est-ce qui joue, maman?" — "Mais les anges." — "Comment qui sont les anges? Y suivent le petit Jésus?" reprit maître Paul qui n'était décidément pas très fort en langue française. — "Tu sais bien que les petits anges restent toujours avec l'Enfant-Jésus ; ils ont de grandes robes blanches, des couronnes sur le front et de grandes ailes pour voler." Et comme le bébé étouffait un baillement, elle ajouta gaiement: "Vite, faisons notre prière, et tu iras dans ton rêve jouer avec les anges du ciel."

. . . .

La fête de Noël était passée. Chez les parents de Paul, la vie continuait calme et régulière, resserrant les liens de tendresse qui unissaient les membres de cette heureuse famille. Le seul point noir était la santé de l'enfant, car le petit Paul, loin de se fortifier, devenait au contraire de plus en plus délicat et languissant. Sa douceur avait ce je ne sais quoi de triste, particulier aux malades, et lorsqu'on obligeait l'enfant à jouer avec de joyeux camarades, il y mettait la meilleure volonté, mais ni ses forces, ni sa nature rêveuse ne s'accommodaient des jeux, si chers aux enfants de cet âge.

. . . .

Le printemps et l'été n'existaient plus qu'à l'état de souvenir, et l'on entrait dans un nouvel hiver. Le petit Paul eut une bronchite sérieuse, qui donna de vives inquiétudes à ses parents, et le médecin déclara qu'il faudrait passer le reste de l'hiver dans le Midi. A l'annonce de cette décision, l'enfant se récria : "Pas avant Noël! Pas avant Noël! Je veux être ici le 25."

On obéit, quinze jours n'étaient vraiment pas de trop pour organiser un pareil déplacement. Mais là, n'était pas le seul désir du petit malade et il confia un soir à sa mère qu'il voulait un grand arbre de Noël pour les enfants pauvres. Aussitôt, on se mit en devoir de garnir un gros sapin, et le jour de Noël les branchages disparaissaient littéralement sous les jouets et les lumières.

Paul assistait tout pâle, tout enfiévré, mais rayonnant de bonheur à la solennelle distribution, ne se lassant point d'entendre les cris de joie des pauvrets et de voir leur mine radieuse.

Avec les heures, la faiblesse du petit malade s'augmentait, et vers le soir, il attira sa mère près de lui et d'une voix éteinte, il dit: "Maman chérie, le bon Jésus m'a exaucé et je puis à présent te confier mon secret ; seulement, j'ai peur de te faire de la peine, je t'aime tant!" Un baiser très tendre fut la réponse. "Ne pleure pas, maman bien-aimée, tiens, écoute, je vais tout te dire: l'an dernier j'avais demandé pour Noël que le petit Jésus m'emmène au ciel, que je sois un ange aux ailes blanches, pour ne plus le quitter jamais." Un silence, l'enfant respire péniblement, et d'une voix affaiblie, il reprit: "Je ne voulais pas te raconter cela, je pensais que tu en aurais trop de chagrin, alors j'ai dit mon secret à monsieur le curé, la veille de Noël dernier." La mère se rappela soudain les paroles du prêtre, et murmura: Dieu vous donnera force et consolation. Paul continuait: "Jésus n'est pas venu me chercher alors et j'ai eu bien de la peine, mais j'ai pensé: ce sera pour l'an prochain ; et c'est aujourd'hui, petite mère, que je serai exaucé, et puisque je vais entrer dans le paradis, j'ai voulu que les enfants pauvres qui restent sur la terre aient en ce jour un peu de bonheur."

Des sanglots seuls répondirent. Le père entré sans bruit avait tout entendu, et la jeune femme serrant éperduement son fils dans ses bras, gémissait tout haut: "Mon Paul adoré, je ne veux pas que tu me quittes, Jésus a bien d'autres anges, nous n'avons que toi ; reste avec nous, reste, mon chérubin!" "Oh ! ne me retenez pas, murmura l'enfant, je ne suis point fait pour la vie d'ici-bas ; papa, maman, rendez-moi heureux, dites, vous le voulez bien, je vous appelerai de là-haut." Les pauvres parents se raidirent, héroïques, et d'une même voix brisée et caressante, ils répondirent : "Oui, mon Paul, nous voulons bien que tu sois heureux!"

. . . .

Il n'y avait plus dans la triste demeure, qu'une statue froide d'enfant aux cheveux blonds épars, mais il y avait au ciel une petite âme d'ange blond qui chantait: "Gloria in excelsis Deo!"

ELISABETH DALIGNIERES.



FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

—Madame a dit de la laisser crier. Il faut qu'elle s'habitue à vous, madame. C'est votre petite-fille, après tout, et la plus jolie des petites-filles encore! Tenez, je m'assieds là. Allez lui donner une de ces fleurs rouges dont elle avait envie. Peu de chose suffit pour calmer une mignonne comme elle!

Les fleurs rouges ne calmèrent pas Rosel. Tantôt repoussant la main de sa grand'mère, tantôt lui arrachant les fleurs pour les jeter n'importe où, elle poussait de tels cris que Mme Orvanne, exaspérée, la mit rudement à terre.

—Tiens, tu m'ennuies à la fin.

Mais, alors, un gros chien de berger, qui arrivait en gambadant, épouvanta si bien la petite fille qu'elle se blottit dans l'abri qui lui sembla le plus près, le plus sûr: la robe de sa grand'mère.

La paysanne haussa les épaules.

—Tu as peur?Misti n'est pas méchant. Misti, caresse vite cette petite demoiselle.

Et Rosel sentit tout à coup une langue qui se promenait sur ses mains, sur sa figure.

Ça ne mangeait donc pas les enfants, ce grand loup-là?

Un peu rassurée, elle montra un œil, puis un autre. Le chien continuait ses caresses. Alors, entourant de ses deux bras potelés le cou de l'animal, elle posa doucement un baiser sur son poil hérissé.

—Vous voilà amis, dit la mère Orvanne ; puisque tu es sage maintenant, veux-tu voir mes poules? de jolies poules qui font des œufs tout blancs? Je t'en donnerai un.

Un œuf "tout blanc" tentait sans doute Rosel, car elle mit sa petite main dans celle de la paysanne, et se trouva bientôt en présence d'un coq majestueux, dont la crète rouge et la queue chatoyante excitèrent son admiration, de poules coquettement huppées et de poussins d'un jaune d'or.

—Tiens, jette-leur ça, dit la mère Orvanne, apportant du grain à l'enfant.

Et Rosel se vit entourée d'un bataillon affamé qui l'amusa tellement, que, le grain épuisé, elle tendit sa robe d'un geste de prière.

—Core, dis?

Elle était si jolie, avec ses grands yeux bleus candides, sa petite bouche fraîche, san visage rouge de plaisir sous le chapeau de dentelle, que Mme Orvanne eut un tressaillement d'orgueil et se pencha vers elle :

—Tu en auras si tu veux m'embrasser.

Rosel hésita, puis, voyant un sourire sur le visage hâlé, elle avança les lèvres et donna le baiser demandé.

—Tu es une gentille petite fille, voilà du grain. Quand ce sera fini, nous irons visiter Roussette et Blancblanc.

Roussette, une vache trapue, qui ruminait dans le pré tout fleuri, se laissa traire, pour Rosel, un bol de lait mousseux ; Blancblanc, une chèvre folâtre, consentit à promener Rosel sur son dos...

De loin, Daisy entendait les rires, les cris joyeux de l'enfant.

"Monsieur sera content, Madame aussi, pensait-elle. Mais vrai, à la place de la petite, je ne me serais pas habituée à cette tête-là."

Elle fut bien plus étonnée encore quand elle vit revenir Rosel dans les bras de sa grand'mère, en babillant comme un oiseau.

—Vous me la conduirez tous les jours, ordonna la paysanne, elle m'aime bien, maintenant. Dis-moi adieu, Rosel.

Avec élan, les lèvres pourpres se posèrent sur le visage ridé. Et la caresse était sans doute infiniment douce, car si, une minute plus tard, Daisy se fût retournée, elle eût pu voir la mère Orvanne qui, les yeux pleins de larmes, les regardait partir.

VI

Chalet des Saules,
Orcines, le... 18...

"C'est vrai, May, je suis bien silencieuse et tu as raison de me gronder. Je crois ne t'avoir pas écrit depuis la guérison de Jacques, et... il y a déjà longtemps de cela, du moins il me semble qu'il y a longtemps.

"La cause de ce mutisme? Pas l'oubli, sûrement, mais l'atmosphère ambiante qui me plonge dans une petite torpeur sotte. Comme tu vas arriver bientôt, je pense: "Quand May sera là, je lui dirai telle et telle chose", et je laisse dormir la plume.

"Tu te fâches? Pardonne-moi vite. Voici une lettre, une lettre confiante, pas gaie, malgré un soleil merveilleux, des concerts d'oiseaux, des fleurs à profusion.

"Nos excursions charmantes avec Jacques, — de vraies promenades d'amoureux! — ont été subitement interrompues par la malignité de ma belle-mère. Le mari de "la Francine", directeur du sanatorium de Durtol, étant tombé malade, Mme Orvanne a indiqué son fils comme remplaçant de bonne volonté. Les Lordier, ravis, se sont empressés d'accepter, et Jacques, content d'obliger un ancien condisciple, a dit "oui" de tout son cœur.

"Dès le second jour, mon mari est revenu de Durtol en disant: " — Je crois Lordier un homme perdu". De fait, une semaine après, le pauvre garçon est mort tranquillement, sans souffrances, presque le sourire aux lèvres, paraît-il.

"Je pensais qu'une fois les premiers moments de désarroi passés, Jacques resterait au chalet des Saules, et que nous reprendrions notre vie campagnarde à deux... Non. Un soir, alors que, nous promenant dans le jardin, j'exprimais très chaudement mon plaisir de l'avoir enfin de nouveau tout à moi, il me

dit, avec un ton grave et très doux qui me va toujours à l'âme:

"—Je serais heureux aussi, Suzan, mais ne trouvez-vous pas que je mène une existence un peu inutile?

"Étonnée, je le regardai:

"—Inutile? Non, vous vous reposez pour vous remettre ensuite au travail d'une façon suivie. Si l'inaction vous pèse, écrivez une heure ou deux par jour, ce sera une distraction sans fatigue.

"Il resta silencieux, puis, tout à coup:

"—Mme Lordier me propose de garder le sanatorium jusqu'à notre départ.

"Atterrée d'abord, me voilà à pleurer comme une folle, en balbutiant :

"—C'est encore une idée de votre mère. Elle nous sépare, elle veut vous garder.

"Bref, ma pauvre May, j'ai été imprudente.

"Pour la première fois depuis notre mariage, Jacques s'est vraiment fâché, déclarant que je jugeais Mme Orvanne avec une précipitation téméraire qui n'était pas à mon honneur, et qu'elle n'était pour rien dans cette affaire. Mme Lordier craignait de ne pouvoir trouver de suite un acquéreur sérieux, s'inquiétait des malades en traitement au sanatorium, et savait pouvoir se fier au condisciple de son mari. Pour ces trois raisons, elle le priait de continuer l'intérim. Il n'avait pas voulu promettre sans me consulter, mais il espérait bien que j'écarterais les questions personnelles pour le laisser remplir une mission toute de dévouement, puisqu'il était décidé à ne pas accepter un centime de Mme Lordier.

"J'étais exaspérée.

"—Alors, vous me laisserez seule dans ce pays perdu?

"—Pas la journée entière. Ne vous laissais-je pas davantage à Paris ? Vous-même...

"Il s'interrompit, en me baisant au front :

"—Les doux deviennent méchants à de certaines heures, j'en suis la preuve. Ne mettez pas ma mère dans nos affaires intimes, et tout ira bien, Suzan, je vous le certifie.

"Tu comprends l'état de mon cœur et de mon âme, n'est-ce pas, May? Jacques m'aurait annoncé, à ce moment, qu'il partait pour la Chine que je lui aurais dit : "Allez!" Simplement, je demandai, essayant de raffermir ma voix:

"—En quoi consistera votre service?

"—Je devrais passer la nuit au sanatorium ; mais il y a des aides sérieux, Mme Lordier m'affirme que je puis rester au chalet ; à la moindre alerte, je serai averti. J'aurai donc à faire une visite chaque matin et chaque soir, visite plus ou moins longue, vous le savez déjà.

"—C'est bien!

"Il y avait sans doute dans son accent quelque chose d'amer, car il dit, l'air triste:

"—Vous êtes fâchée, Suzan?

"Je l'aime bien, vois-tu, puisque, tout en étant bouleversée jusqu'à la moëlle des os, je pus lui tendre la main.

"—C'est une giboulée, mon ami ; demain, il y aura du soleil.

"Deux jours après cette conversation, alors que, comme Silvio Pellico, j'examinais, entre deux pavés de la cour, la vigoureuse poussée d'une plante, cherchant à deviner si c'était une betterave ou du tabac, une dame en grand deuil sonne.

"Le moyen de faire dire que : "Madame n'y est pas"?

"Donc, "Madame" conduit la visiteuse dans son salon. La dame en deuil, un deuil crêpé du haut en bas, lève son voile, j'aperçois un visage quelconque, très poudré, de gros traits, des yeux de fouine.

"—Madame, je suis la femme du docteur Lordier, et je viens vous remercier, etc.

"C'était "la Francine", ma rivale!!

"Tu sais, May, elle a mauvais goût, ma belle-mère. Sans me flatter, je vaux dix fois "la Francine". Froide, oh! oui, mais polie, je réponds que je ne mérite aucun remerciement, mon mari ayant vu là une marque d'affection à donner à l'ami disparu, une œuvre à continuer, etc., etc.

" — J'allais faire mettre une annonce dans les journaux, continue Mme Lordier, quand votre belle-mère me dit : "—Attendez un peu, cela occupera mon fils pendant qu'il est ici : sa femme en sera bien heureuse. Le docteur Roscob tient à ce qu'il ait de la distraction sans fatigue. Offrez cela à Jacques comme un service à vous rendre". J'ai vite accepté, tout en pensant que... je craignais... Vous ne voyez personne......, alors, vous trouvant seule plus souvent... s'il vous était agréable de venir ?...

"Ne me demande pas la fin de notre conversation, je l'ignore, tant une seule idée m'occupait l'esprit: j'acquérais la "certitude" que je n'avais pas jugé "témérairement": ma belle-mère était l'instigatrice de cette seconde démarche, comme elle l'avait été de la première!

"Quand je revis Jacques, le soir, il savait déjà que Mme Lordier était venue.

"—Comment la trouvez-vous?

"—Banale, une paysanne endimanchée.

"—Elle est mieux que je ne croyais, dit-il d'un air pensif. Vous pourriez lui rendre sa visite. Nous...

"—Merci! je préfère ,ma solitude. De plus, May va arriver, "la Francine" nous gênerait terriblement.

"De sa mère, pas une syllabe; mais ces deux mots: "la Francine", la rappelaient suffisamment pour jeter un froid entre nous.

"Tu vas me dire: "Et Rosel? Pourquoi ne pas me parler de Rosel?"

"J'arrive à Rosel, May. Rosel devient une grande et grosse fille qui fait honneur à l'air d'Auvergne. Elle est hâlée comme une montagnarde, et ce petit visage brun, sous des dentelles blanches, donne l'idée d'une mignonne négresse égarée sur la terre de France. De plus, Rosel trotte comme une souris et dit chaque jour des mots nouveaux que Daisy et moi sommes, du reste, les seules à comprendre.

"C'est mon bijou, j'ajoute même ce que tu sais déjà: ma passion ! Eh bien, "on" commence à m'enlever Rosel.

(à suivre)

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Noel et Nouvel An

VOYAGES A BON MARCHE

Toronto	$10.00	Buffalo	$10.65
Ottawa	3.50	Hamilton	10.65
Québec	4.50	London	12.95
Sherbrooke	3.35	Peterboro	8.15
St-Jean, Q	1.00	St-Jean, N.B.	14.50
Ste-Agathe	2.00	Labelle	3.20
Magog	2.70	Knowlton	2.10

et tous les points du Canada, Fort William et l'Est,

AU PRIX D'UN BILLET SIMPLE DE 1re CLASSE.

Bon pour le départ, Déc. 23, 24, 25, 1905, valables pour retour jusqu'au 26 déc. 1905 ; et Déc. 30, 31, 1905, 1er janvier 1906 ; valables pour retour jusqu'au 2 janvier 1906.

PASSAGE DE 1ère CLASSE ET UN TIERS DANS UNE SEULE DIRECTION

Déc., 22, 23, 24, 25 et Déc. 29, 30, 31, 1905, et 1er janvier 1906, valables pour retour jusqu'au 3 janvier 1906.

PRIX SPECIAUX POUR LES ENDROITS DES PROVINCES MARITIMES.

BUREAU DES BILLETS: 129 rue St-Jacques. Près du Bureau de Poste.

"MAISON DE CONFIANCE"
UN SEUL PRIX



FOURRURES ! !

Nous invitons les dames à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collerettes, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous, Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274 ST-LAURENT — 220 ST-JACQUES

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Epilepcure

CE REMEDE

VERITABLE SPECIFIQUE

Après quelques années d'expérience est mis dans le commerce à la sollicitation de nombreuses familles qui en ont expérimenté les

MERVEILLEUX EFFETS

Marque de commerce

On sait que la terrible maladie que l'EPILEPCURE est appelé à guérir, n'a jamais cédé aux remèdes les plus puissants.

Nous pouvons affirmer que l'EPILEPCURE donnera un prompt résultat, si on le prend selon les directions.

PRIX: $1.00 LA BOUTEILLE OU $5.00 POUR SIX

DEPOT GENERAL

J. H. PAQUIN

391, avenue Mont-Royal
1284, rue Saint-André
Phone Est 1129 — MONTREAL

...L'ELEGANCE...

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Francais Accordéon et Couteau

Création du Printemps

Plissé-Soleil

pour JUPE PROMENADE
Une spécialité

Ouvrage garanti et promptement exécuté
Pour détails et prix, s. v. p. vous adresser à

Featherbone Novelry Mf'g Co (Limited)
Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks, Carré Phillips



Votre Buste

développé de 2 pouces dans un mois avec le



BUSTINOL

du Dr Simon de Paris France.

$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix $1.00 le flacon qui peut durer deux mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10 cts pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez Cie Méd. Dr. Simon. Dépt 19. B.P. 713, Montréal.

Poils follets, Cheveux et Barbes superflue

Quelque touffue quelle soit. Enlevée instantanément sans dommager en aucune façon la peau la plus délicate. $50 de récompenses à quiconque ne réussit pas. C'est par accident que le Dr Simon de Paris a découvert ce miraculeux Produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé a faire disparaître l'usage du razoir et et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez 10c pour frais de poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde, Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, adressez Cooper et Co, dépt. 19. 425 rue St-Paul, Montréal, agents speciaux pour le Canada.

Tel. Marchands : 1879

L. J. A. Peloquin

Portraitiste

Spécialité de Portraits d'un fini irréprochable

Atelier : 471 rue Mont-Royal

En face des Pères du St. Sacrement

MONTREAL